

Troisième partie

La coulisse

1- La contradiction entre l'image véhiculée et la réalité

- *Le Canard est enchaîné... sans jeux de mots [...]*.

1- L'image véhiculée

Les collaborateurs du *Canard Enchaîné* ont pour « mission », lorsqu'on les y sollicite et parfois même spontanément, de véhiculer une certaine image du *Canard Enchaîné*, de préserver « la réputation double d'une solidité des informations et de journalistes rigolards ». La construction de cette image combine une lecture orientée du passé, qui insiste sur les conditions de naissance de l'hebdomadaire et qui en fait un « mythe », une « légende » vivante. Le caractère répétitif de la référence à cette histoire est comparable à un processus d'endoctrinement. L'histoire du *Canard* telle qu'elle est racontée est tellement intériorisée qu'aucun des épisodes qui la composent n'est remis en cause. Cette histoire se caractérise par la continuité qu'on lui attribue. La seule discontinuité qui lui est reconnue correspond à l'évolution du *Canard* dans le sens de l'information et de l'investigation. Cette révolution a entraîné pour des raisons liées à la nature de l'investigation la distinction entre un « avant » et un « maintenant », l'opposition entre le rire et l'investigation.

La question est de savoir si les journalistes qui véhiculent cette image sont conscients de l'existence d'un décalage et, s'ils le sont, pourquoi ils persistent à véhiculer une image qui ne correspond plus ni à leurs propres représentations ni à leur propre perception du *Canard*. On peut s'interroger sur le rôle et la fonction de cette image et de ce décalage.

Affirmer que ce décalage est perçu et même accepté par tous les collaborateurs du *Canard* revient à dire qu'il existe une volonté consciente de la part des « dirigeants » et des journalistes de tromper le lecteur en véhiculant une image qui ne correspond pas à la réalité, qui est même en totale opposition. Cette perspective donne au terme « idéologie » utilisé dans le titre du premier paragraphe de l'Introduction au sens de « vision du monde », le sens péjoratif qu'on lui donne d'habitude. Cette dichotomie qui doit être gérée par chacun est une source de clivage. Les choses ne sont bien sûr pas si tranchées et si ce décalage a été énoncé par certains interviewés, ce n'est pas par cynisme. Ces deux images contradictoires coexistent simultanément.

Ce décalage a été formulé par certains journalistes pour être dénoncé, pour se révolter contre un état de fait, pour se décharger d'un poids. La question posée était sans doute orientée : « Comment expliquez-vous le décalage entre l'image du *Canard* et la réalité » ? Cette question présupposait un décalage qui n'a été remis en cause à aucun moment. Du moins par ceux à qui la question a été posée. Ces deux images étaient distinguées par les interviewés eux-mêmes. Chaque entretien était constitué de deux phases. La première consistait à présenter le *Canard*

tel qu'on se le représente habituellement, tel qu'on devrait se le représenter. La seconde phase consistait à rétablir la « vérité ».

- Le Canard est enchaîné... sans jeux de mots. [...]. Le Canard est très paternaliste. C'est quelque chose dont étaient conscients les rédacteurs au départ et qu'ils surmontaient par de la bonhomie. Le Canard a toujours été conventionnel. Ce qui est en total contradiction avec l'image qu'il se donne. [...]. L'image véhiculée du Canard repose sur l'idée qu'au Canard, il n'y a pas de hiérarchie, qu'il n'y a pas de patron qui dicte sa loi, que tout le monde est sur le même plan, qu'il y règne une entente et une harmonie parfaites. L'image du beaujolais, du vin rouge. [...]. Les rédacteurs du Canard s'expriment dans une langue de bois.

- Est-ce qu'ils y croient ?

- Je ne peux pas répondre à cette question. Je ne le sais pas. [...]. Les réponses que l'on donne lors d'une interview appartiennent au registre de la langue de bois. [...]. Au Canard, on ne vire pas. On pousse à démissionner.

C'est la rapidité du passage de la première à la seconde image ou l'absence de passage qui distinguait les entretiens et déterminait le degré de refoulement dont elle faisait l'objet. Ces deux images sont indissociables, elles correspondent à deux faces, la face extérieure et la face intérieure d'un même objet.

2- L'arrière-plan mythique

L'image que le *Canard* souhaite donner de lui est un mythe. Nous l'avons souligné dans l'introduction, c'est la distance qu'il introduit avec le monde extérieur qui renforce cette image. Il « plane dans sa tour d'ivoire », ce qui ne fait qu'accentuer l'attraction qu'il exerce, l'intérêt qu'il suscite.

- L'image que le Canard veut donner de lui est un mythe. Il y a un malaise. Les gens se plaignent, il n'y a pas de syndicats au Canard. Les secrétaires ne font pas grève parce-que le directeur ne leur veut pas. Elles sont maltraitées. [...]. Il faut venir un mardi pour assister à un psychodrame. [...]. Le Canard refuse d'assister à des festivals, de se mêler au public. Il est très distant, méprisant à l'égard du lecteur. Le Canard plane dans sa tour d'ivoire. Dès qu'un journal satirique tente de sortir, il lui tire dans les pattes. Une scission du Canard en deux lui serait favorable. Il y aurait deux journaux. Ce serait une bonne chose.

Certains interviewés ont évoqué la différence qu'ils ont constatée entre les paroles et les actes des journalistes du *Canard*. L'image que la *Canard* véhicule semble néanmoins avoir en retour un impact considérable sur ses collaborateurs. C'est en quelque sorte l'image que les autres construisent qui les conforte dans la leur et ils finissent par ne plus savoir qu'elle est l'image qui correspond le plus à la réalité.

- Est-ce qu'il y a un fossé entre l'idéal du Canard et la réalité ?

- Je suis très gêné de ne pas pouvoir répondre aux problèmes des gens. Ça me donne beaucoup plus de travail d'enquêter sur des questions individuelles parce qu'il faut remonter la chaîne pour retrouver la faille et tout vérifier. [...]. Un journaliste s'est occupé des bavures hospitalières. Ça a été difficile de convaincre A. d'en parler. Pour lui, un médecin est sacré, il ne peut pas faire de bavures. [...]. Demandez aux journalistes du Canard où ils habitent depuis qu'ils y travaillent. Ils ne sont plus dans le XVIIIe ni dans les quartiers populaires. [...]. Qu'est-ce qui a tué Beregovoy, d'après-vous ?

- Je ne sais pas...

- Il a voulu habiter dans un beau quartier et il s'est associé avec des voyous. [...]. J'en avais marre du Canard et je voulais partir. J'étais avec un ami à qui j'en parlais et j'avais le Canard dans les mains. Un vieil homme qui passait, chargé de cabas, s'arrête et me demande si j'avais bien parlé du Canard. Il me dit qu'il le lit depuis cinquante ans et que ça lui donne de l'espoir. Mon ami me dit : tu ne vas pas quitter ce paradis.

D'autant plus que l'on peut avoir une opinion favorable du *Canard* fondée sur la passé, et ne pas le lire depuis de nombreuses années. Ou même ne pas le lire du tout, et c'est ce point qui est extraordinaire et qui révèle l'importance d'une institution dans l'imaginaire collectif d'un pays. Ce cas de figure s'applique tant aux collaborateurs du *Canard* eux-mêmes qu'aux lecteurs qui en ont une image idyllique, tellement ancrée qu'il est presque impossible, voire dangereux, de leur donner des éléments différents de lecture. Le *Canard* suscite chez ses lecteurs un enthousiasme immédiat, sans réserve, quasi irrationnel. Le comportement des lecteurs rencontrés au hasard des manifestations où le *Canard* était représenté s'apparente à celui des militants et des croyants. Cet engouement est remarquable. Le *Canard* est la seule publication qui évoque encore chez des individus un âge d'or possible, puisque vivant. Ce phénomène unique et singulier présente un intérêt inestimable pour le chercheur.

- Quelle est pour vous l'image du Canard ?

- C'est le seul journal français lisible avec le Monde et le Nouvel Obs, puisque j'y travaille, et Match où je fais aussi des mots croisés mais que j'ai quitté. Le *Canard* m'amuse, c'est un journal sympa et ouvert. On est bien avec les gens, on peut dire ce que l'on veut... Non je n'ai pas une image particulière. C'est le seul journal qui m'a suivi toute ma vie. A quinze ans, je le lisais déjà. Les autres journaux ont disparu. Le *Canard*, c'est le plus libre...

- Quelle est la rubrique qui vous plaît le plus ?

- Les contrepèteries me marquent le plus. J'en ai fait moi-même. Ce qui m'amuse, c'est le jeu sur les mots, c'est proche de mes goûts... futiles. L'esprit général du journal m'amuse, la manière dont les échos sont traités, il y a des choses que l'on ne publie pas dans les autres journaux, les échos, c'est ce qu'il y a de plus amusant. Le *Canard* est renseigné mais il renseigne aussi. Ce qui est intéressant, c'est la manière dont les événements... Je ne participe pas vraiment...

- Mais est-ce que vous lisez vraiment le Canard ?

- ... Non... Pas depuis deux ans... de temps en temps, on me lit un article mais je n'ai pas le plaisir d'avoir le journal en main.

Les termes « mythe », « légende » et « entité fantasmée » sont utilisés par les interviewés eux-mêmes. Seul un mythe peut avoir une telle puissance évocatrice, un tel impact sur l'imaginaire du lecteur. Par définition, un mythe n'a jamais existé, sinon dans un passé lointain. Or, le *Canard* est un mythe dont la réalité ne fait pas de doute.

- Il y a un décalage entre le journal et l'ambiance. [...]. Je ne lisais pas le Canard... Je ne fantasmais pas sur le Canard... C'est un journal qu'on connaît sans lire. Mon père le lisait toutes les semaines dans les années 60-70. Je le lisais aussi. [...]. Les journalistes du Canard se déplacent peu. Moi, je me lève, je bouge, je parle aux gens. Ils baignent tellement dans la politique que ce n'est pas un lieu de débat. [...]. Ils sont piégés car le Canard est une institution, avec la pesanteur des quatre-vingts années, des strates, de l'histoire. Les conversations se réfèrent aux histoires passées. C'est pesant. Ils parlent des pères fondateurs. Tout est grillagé, figé...

- Compartimenté ?

- Oui... C'est une petite équipe. La moyenne d'âge est élevée. [...]. C'est une petite société fermée. Les scoops, les secrets, les informations les obligent à être fermés. [...]. Les autres fantasment sur le Canard. Ils écrivent « cher Caneton », « mes salutations palmipédiques », « je t'envoie mon coin-coin affectueux ». Les rédacteurs sont au service d'une entité fantasmée. Ils sont les héritiers d'une tradition ricaneuse. Les gens racontent comment ils ont été embauchés, le passage est important. C'est une confrérie. Ils racontent qu'avant, avec Gabriel Macé, c'était beaucoup mieux. [...].

- Est-ce que vous pensez qu'avant c'était mieux ?

- D'une certaine façon, la vie à Paris était mieux. Il y avait plus de bistrot, moins de baignoires. Ils se saoulaient la gueule. Le Canard se faisait au bistrot. D'un autre côté, il y a des scènes racontées qui montrent qu'avant ce n'était pas forcément mieux. Le rédacteur en chef prenait l'article, le lisait devant le rédacteur et le jetait directement à la poubelle. Maintenant, on nous explique pourquoi l'article est refusé. Je ne suis pas contre le rewriting... Mais ce mépris qu'avaient les précédents rédacteurs en chef n'existe plus. Il y a beaucoup de non-dits. Il faut leur arracher les arguments qui font que le papier est refusé, mais on réussit à le leur arracher...

- Quels sont les raisons invoquées ?

- Certaines sont courtes : ce n'est pas très « Canard ». C'est une tautologie. Parfois une affaire qu'on présente comme formidable a une chute qui n'est pas à la hauteur. Le rédacteur en chef dit : la fin est légère. [...].

La contradiction entre « l'image du Canard » et le « Canard » a été énoncée au cours des entretiens même si d'habitude cette dualité n'est pas clamée publiquement.

- Est-ce qu'il y a un décalage entre l'image du Canard et la réalité ?

- Les gens qui font des choses sont plus décevants que leur œuvre. Le Canard vaut mieux que les gens qui le font. L'œuvre est plus importante que l'être. Les journalistes du Canard ne peuvent pas être militants de toutes les causes... C'est fatigant d'être militant. Le Canard est friand des questions d'argent avant les thèmes de liberté. Au Canard, ils sont trop introvertis. C'est un journal qui va trop bien. Ils sont riches... A Charlie Hebdo, c'est toujours juste. Le point d'équilibre est limite. Ils sont plus vigilants, moins riches. Ça implique moins de mérite. Les jeunes journalistes n'ont pas la fibre anarchiste. Ils ont tendance à faire du journalisme comme ailleurs sans indignation. Le Canard est un moule terrible. Quand on ne travaille qu'au Canard, c'est un milieu où on est immergé, ils ont tendance à ne voir qu'eux-mêmes. [...]. Parfois, dans le Nouvel Observateur ou dans l'Événement du jeudi, il y a des articles plus méchants. Les Guignols les font rire mais ils n'arrivent pas à faire des choses aussi mordantes. La tradition leur profite. Ça roule. C'est une formule de journal au point mais depuis Coluche le niveau de la satire a augmenté. Mais eux, ils sont restés au ton d'agressivité des années 50. Ils n'arrivent pas à intégrer le ton de la polémique. Ils n'arrivent pas à s'adapter. Encore que... Ils ont progressé... Ils ont accueilli Pétillon et Lefred-Thouron. Lefred-Thouron est plus agressif... Il apporte une acidité que le Canard n'avait pas. [...].

L'énonciation de ce décalage a été parfois source d'étonnement pour son énonciateur. Son degré de refoulement n'est pas identique chez tous les interviewés. D'une certaine manière, personne n'était véritablement dupe de ce décalage mais à force de véhiculer une image, on finit par y croire, par la confondre avec la réalité. « L'image véhiculée » du Canard est une idée à laquelle on tient. Personne n'y croit vraiment mais peu importe. C'est une illusion à laquelle on est fortement attaché. Ce qui rassure les interviewés qui se sont exprimés sur ce point, c'est que « le lecteur ne se rend compte de rien ». Ils sont persuadés qu'il est impossible que le lecteur puisse se rendre compte de quoi que ce soit, qu'il puisse percevoir le moindre décalage, le moindre « malaise ». Ils considèrent que le *Canard Enchaîné*, en tant que « produit fini » est épargné. Et c'est une consolation. Ce n'est malheureusement pas le cas. Au contraire, il est le miroir exact de ce qui s'y passe et c'est ce que nous avons tenté de démontrer. La réputation du *Canard* est également en jeu. L'image véhiculée sert à alimenter l'imagination des lecteurs. On pourrait donc penser que cette image véhiculée par les journalistes a pour objectif de préserver la réputation du *Canard*. C'est sans doute le cas pour certains. Cette interprétation n'est cependant pas satisfaisante pour ceux qui étaient sincèrement étonnés d'énoncer ce décalage, qui ne comprenaient pas comment cela pouvait être possible et que ce décalage faisait souffrir. Ils en parlaient avec beaucoup d'émotion et de déception.

3- Le décalage

« Je suis déçu du *Canard* ». Cette déception est la conséquence d'un surinvestissement qui n'a pas donné les satisfactions escomptées. Le principal reproche adressé au *Canard* est celui de ne pas correspondre à la réalité.

- M.G perçoit ce malaise et nous demande : qu'est-ce que vous avez ? Pourquoi est-ce que vous vous plaignez ?... Je suis déçu du Canard. Il y a une démobilisation des troupes. Avant, on le chuchotait, maintenant on le dit ouvertement.

- Il y a une différence entre les actes et les paroles des journalistes au Canard

- Le Canard est écrit pour les hommes politiques.

- Ce que je reproche au Canard, c'est de ne pas prendre position, de s'en sortir par des pirouettes, de bons mots, des jeux de mots.

On lui reproche d'être « paternaliste », et « conventionnel », d'être une « société fermée », une « tribu fermée », une « confrérie ». C'est une « institution » dans le sens péjoratif du terme. C'est « pesant », « tout est grillagé ». Ce n'est pas « un lieu de débat ».

- Les journalistes ne bougent pas de leur bureau. Ils téléphonent mais ne se déplacent pas, ne vont pas en reportage. Ils restent derrière leur bureau et parlent aux autres de leur place. Ils ne vont pas vers les autres.

Cette absence de débat, de dialogue, de communication, tout simplement d'échange, assimile le *Canard* à une société close.

- Il y a eu une journaliste, qui est maintenant à InfoMatin et qui a fait son stage avec CA. Personne ne lui a adressée la parole. On ne savait même pas qu'elle faisait un stage au Canard. Personne ne lui parlait. Je l'ai invitée à dîner un lundi. Elle m'a dit que j'étais très gentil parce que depuis qu'elle est là, personne ne lui a dit quoi que ce soit. [...]. Elle n'a d'ailleurs pas voulu rester au Canard. Personne ne l'avait présentée. On ne nous dit rien...

Ce sont d'ailleurs les collaborateurs du *Canard* eux-mêmes qui assimilent son fonctionnement interne à une « dictature absolue », à « l'Amérique latine ».

- Comment expliquez-vous que seules certaines personnes savent certaines choses ?

- ça manque de transparence. C'est une dictature plus qu'une démocratie. Le fonctionnement interne ne correspond pas à l'image. Une dictature absolue tempérée par l'humanisme. C'est une question de tradition. Jusqu'en 1954, les gens d'ici gagnaient leur vie ailleurs pour avoir l'honneur de travailler au Canard. La structure du Canard n'est pas préparée. Cette nouvelle situation fabrique des chocs internes. La tradition pour faire un journal rentable existe évidemment. La tentation inverse, de

repli, a existé aussi. Il y a une crainte de la rentabilité excessive. Les relations entre les gens changent aussi. Il y a peu de contre-pouvoir.

- Pourquoi l'image du Canard est-elle décalée ?

- Il y a toujours un décalage entre la personne et l'individu. Le Canard a la réputation que ce sont tous des copains, qu'il est le garant public de la démocratie. Depuis vingt ans, la formation des journalistes du Canard est beaucoup plus classique. C'est un danger. Nos journalistes ont tous la même formation. Bacri était employé de banque. Breffort chauffeur de taxi... Maintenant c'est la même structure. C'est un des dangers qui nous guettent : devenir le journal du petit bourgeois. Il n'y a pas de concurrence au Canard. Les dessinateurs ont essayé de se rebeller, mais ça n'a rien donné. X représente l'esprit Charlie. Elle a eu des problèmes dernièrement [...]. Elle n'accepte pas de couper deux lignes. [...]. Le problème du Canard, c'est que ou bien les collaborateurs sont sans personnalité et obéissent, ou bien, avec une grande personnalité et il n'y a rien de plus emmerdeur. Il y a une mutilation, une castration des collaborateurs. Certains sont partis parce qu'ils étaient censurés, d'autres s'auto-censurent.

- Quels sont les critères de l'autocensure ?

- Il y en a pas. C'est l'Amérique latine. [...].

- Comment expliquez-vous le problème de la communication au Canard ?

- F. est savoyard et n'est pas un grand communicant. Les choses qu'il voulait dire sortaient sous forme de tornade. [...]. Le problème de la communication s'explique par le goût de l'information de pointe. Le journal a le goût du secret, la discrétion des sources et des secrets les uns vis-à-vis des autres. Ce qui s'explique. L'affaire des micros... Le goût de la discrétion va jusqu'au bout. Avant, ce n'était pas comme ça. Il y a le goût du secret et le tempérament d'A. qui n'est pas non plus un grand communicant. Il crie sur ses journalistes. F. avait ses problèmes. Il ne communique pas. Il y a plusieurs niveaux de vérités qui ne communiquent pas. Il y a des strates de vérités. Qui est l'entité du conseil d'administration ? Il y a le mystère des salaires qui est un sujet idiot d'agacement. Il y a les actions que sont censés se partager les journalistes qui sont fictives. [...]. Avec la disparition de Gabriel Macé, il y a eu un jeu de successions et de rumeurs, un jeu d'intrigues internes. Il n'y a pas de raisons structurelles d'incommunication.

Les métaphores monarchistes abondent. Elles vont de pair avec le paternalisme constaté au Canard.

- Pourquoi M.G est-il directeur du Canard ?

- Il est né directeur. Comme Obélix dans la potion magique. Son père aurait donné beaucoup d'argent à une époque où le Canard avait de grosses difficultés. Le problème avec lui, c'est qu'il n'écrit pas.

- Et la page 2 ?

- C'est le rewriter.

- Et l'édito signé par le sigle « Canard » ?

- C'est F. qui le fait. M.G ne signe pas d'articles.

- C'est un manque de confiance en lui ?

- Certainement.

- On m'a parlé de quelqu'un qui aurait donné un coup de poing à RF

- Ce n'est pas encore arrivé à M.G mais ça ne va pas tarder.

- De votre part ?

- Non [...].

La connotation des termes utilisés par les interviewés est très négative. La description qu'ils font du *Canard* ne correspond pas à l'image qu'ils en donnent.

- Au Canard, on fait où on nous dit de faire. On est des exécutants. Il s'agit de traduire ce que souhaite la rédaction. Alors que, normalement, le secrétaire de rédaction fait un travail de mise en page, choisit des illustrations, exécute un travail technique et rédactionnel, au Canard, les rédacteurs ont déjà une idée des choses et l'imposent. [...]. Le président qui [xxxxxx] et qui sait ce qui fait rire le lecteur. [...]. Il faut la bénédiction du pape si on ne veut pas risquer l'excommunication. Pour avoir les faveurs du Prince, il faut le faire rire. Encore faut-il savoir ce qui le fait rire. [...]. On appelle ça le système. Il ne nous laisse aucune créativité ni responsabilité. On dit en plaisantant que c'est le marxisme. Nous sommes pris dans le système. [...].

- Le directeur a donc des tendances dictatoriales...

- Je n'ai jamais dit ça. [...]. Le pouvoir rend fou. Il engendre le terrorisme. [...]. La direction du Canard est paternaliste. On se fait gronder. Les personnes qui dirigent le Canard ont beaucoup de mépris pour les collaborateurs du journal... [XX] est un terroriste. Le Canard n'a aucun respect pour le lecteur. Il plane. Il ne polémique pas avec quelqu'un d'autre. Il se croit supérieur. Il y a chez les collaborateurs du Canard un mélange de pudeur et de prétention. Le directeur prend les décisions de façon unilatérale, pour les salaires et pour le reste. On ne sait pas pourquoi il y a parfois des différences de salaires et pourquoi un tel accède à tel poste. Le pouvoir rend fou.

Parfois, dans un même entretien, un journaliste peut dire que le *Canard* est « une dictature absolue et qu'il est le « garant de la démocratie », qu'il n'y a pas de « hiérarchie lourde » mais un peu plus loin, que « c'est peut-être une illusion ».

- Au Canard, la structure est différente. Il n'y a pas de hiérarchie lourde. Ce qui compte, c'est la qualité du sujet. Il n'y a pas de conflits profonds, pas de conflits d'intérêts. Les problèmes se règlent par des rapports humains... C'est peut-être une illusion. [...]. C'est une maison à laquelle on s'attache. Ce qui est exceptionnel. La maison est prospère. Quand les gens ne foutent plus rien, on le sent.

La hiérarchie est pesante. Ce sentiment est général. « Bien sûr », m'a-t-on dit, « tout le monde se tutoie », « la direction n'écoute pas le petit personnel. Elle ne veut pas les écouter [...] ». Les « non-dits », les « lois qui ne sont pas écrites » régissent les comportements, dictent les attitudes et les conduites.

- Il y a beaucoup de non-dits au Canard. Les lois qui ne sont pas écrites sont encore plus pesantes que les lois écrites. Il y a beaucoup de non-dits. Si on conteste, si on dit quelque chose, on voit notre fiche de paie baisser sans raison. [...].

L'existence de ces non-dits rend l'absence de communication au *Canard* encore plus pesante. L'absence de débat, de discussion, de dialogue, de concertation est reconnue. Le *Canard* ne fonctionne pas sur le modèle démocratique : « c'est une dictature qui manque de transparence ». Les journalistes sont « censurés », « ils s'autocensurent » sans qu'on le leur demande explicitement. Le *Canard Enchaîné*, est le dernier endroit, affirme un journaliste où « un système stalinien » peut s'exercer.

Le *Canard* est un « moule » terrible, un « milieu où on est immergé ». Les termes de « castration » et de « mutilation des collaborateurs » sont récurrents. L'usage de ces termes n'est pas anodin et les personnes qui les utilisent ont conscience de la portée et de la signification de ces mots. On ne peut pas complètement ignorer la portée symbolique de ces termes. Se sentir « castré », « mutilé » par le fonctionnement d'un groupe et pouvoir l'exprimer aussi directement est très significatif.

Le *Canard Enchaîné* est une « société fermée ». On y entre par « cooptation ». Le récit de la prise de contact est comparable à un rite initiatique. C'est un événement dont on se souvient et que l'on raconte avec beaucoup de nostalgie.

- On entre au Canard par cooptation. Je leur ai dit qu'il y manquait de l'humain quand ils m'ont contacté et m'ont invité à déjeuner. Déjeuner au cours duquel il n'a pas été question du Canard. A la fin du déjeuner, Fressoz me demande : « Alors tu fais quoi pour mercredi ? » [...]. On a regardé dans le courrier des lecteurs qui est une grande source d'information pour le Canard. C'est le courrier qui révèle le point de vue humain, les petites perles et parfois les grosses informations. Le Canard avait reçu la lettre d'un vieillard de soixante-huit ans qui habitait rue Saint-Paul et qui a été expulsé de son appartement. Je vais voir et je ne trouve rien. J'en parle à Clémentin qui me dit « Plus con que toi on fait pas », et j'appelle mon premier article « Le vieux monsieur n'était pas là ». Ce qui me fait depuis vingt-deux ans. [...]. Maintenant Erik Emptaz est rédacteur en chef. Depuis cette date, j'ai pris un peu de distance. J'ai laissé la fabrication et j'ai conservé mes chroniques. Il n'est pas question d'aller ailleurs. Une famille ne se réinvente pas.

La mise en observation constitue une étape incontournable.

Il y a un côté mise en observation. Ce n'est pas une maison comme une autre. [...]. Au Canard, il n'y a pas de papiers de l'extérieur qui passent. L'opportunité pour un pigiste, ce sont les dossiers qui servent de laboratoire. Au Canard, ils ne prennent pas de tempéraments forts qui pourraient bousculer l'institution. [...]. Tout marche au ralenti. Il faut deux mois pour qu'une idée aboutisse et c'est un bouleversement dans la maison. Un bouleversement conceptuel. Pour introduire de nouvelles idées, il faut du temps.

Et pour ceux qui n'ont pas eu l'honneur d'être « appelés » à y travailler, qui n'ont pas été élus, les *Dossiers* servent de « laboratoire ». Les pigistes qui y travaillent sont qualifiés de « citoyens de seconde zone ».

La période d'adaptation constitue une étape difficile. « J'ai eu besoin d'un temps d'adaptation assez long pour entrer dans le moule ». « C'est très difficile de se faire accepter au *Canard*, de s'intégrer ».

- Est-ce que vous vous êtes intégrés rapidement ?

- Au début, c'était très difficile. Avant d'être au Canard, on faisait l'éloge de mes éditos, on les citait. A., lui ne comprenait rien à mes articles et le premier que j'ai fait, il l'a donné directement au rewriter sans le regarder. Le rewriter l'a complètement remanié. Il n'y comprenait rien non plus. Il demandait le sens des abréviations que j'utilisais. C'était très frustrant. Mon orgueil en a pris un coup.

- La deuxième équipe a plus de liberté dans l'écriture. Ça équilibre les frustrations. Vous êtes les « sérieux » et eux les « saltimbanques », mais eux ont la liberté d'écrire...

- Oui, c'est vrai.

Cette difficulté de s'adapter est liée au fonctionnement du Canard Enchaîné.

- Est-ce que vous vous êtes adaptés facilement au Canard ?

- Le Canard est une tribu fermée. [...]. La tradition est politique et littéraire. J'ai du mal à écrire dans le style Canard. J'ai du mal à me fondre dans leur politique. [...]. XX fait un blocage sur les chiffres.

Au *Canard*, « on ne vire pas. Les gens s'en vont tous seuls ». Nous y reviendrons plus longuement. Il s'ensuit un « côté fonctionnaire, rond-de-cuir ».

La première question qui vient à l'esprit est celle de savoir pour quelles raisons ce système et ces conditions sont acceptés. Si les choses sont telles qu'elles sont décrites, pourquoi personne ne se révolte ? Pourquoi « ils ne disent rien », pourquoi « ils ne me disent rien » ? La question fut évidemment posée.

Les raisons données à cette acceptation sont multiples. C'est tout un ensemble de raisons qui a été invoqué. Par « masochisme », ont dit certains. Par « lâcheté peut-être » ont dit d'autres. Pour « l'argent », « certains ont pris des engagements ». Ce n'est « pas évident de trouver un emploi

ailleurs ». « Je n'ai pas envie d'être au chômage », « de pointer aux ASSEDIC ». Et puis surtout, travailler au *Canard*, c'est « valorisant ». « Des milliers de journalistes rêvent d'entrer au *Canard* ». « Ça ouvre des portes », « sans le *Canard*, on n'est rien »...

Cette image véhiculée, même si elle ne correspond pas à la réalité, comporte de nombreux avantages. Ce n'est pas par pur masochisme que l'on accepte une telle contradiction. Les journalistes du *Canard* bénéficient des effets de la diffusion de cette image. Ils s'en servent sans retenue et sans aucun scrupule. Cette image est valorisante et elle leur ouvre des portes. Elle leur permet de nouer plus facilement certaines relations. Elle leur est surtout utile pour s'affirmer narcissiquement. « Sans le *Canard* un journaliste n'est rien ». C'est l'idée de ce rien qui s'avère angoissante et les rend fragiles. Ils reconnaissent qu'ils sont un peu « mégalomanes » mais, d'un autre côté, ils ont la conscience aiguë, ils sont intimement persuadés qu'ils ne peuvent s'affirmer, être reconnus que par leur appartenance au *Canard Enchaîné*. Ils sont avant tout considérés comme des journalistes du *Canard Enchaîné*. Leur mégalomanie est due paradoxalement à une faille narcissique, à un manque évident de confiance en eux-mêmes, à un besoin pressant de reconnaissance. Ils profitent donc de cette image, même s'ils souffrent de son inadéquation avec le réel. Cette image revêt une fonction réparatrice. Ils trompent les autres pour mieux se tromper eux-mêmes, et à bien peser les choses, ils y trouvent leur compte et parviennent parfois à ce que coûts et avantages s'équilibrent. Et puis, si les autres sont dupes, c'est que forcément il y a une part de vérité dans le mensonge qu'ils véhiculent. Il va de soi que tous les collaborateurs du Journal ne sont pas lucides au point de formuler ouvertement ce raisonnement.

Le préjugé favorable à leur égard est profondément marqué. Tellement ancré que, même s'ils souhaitaient rétablir la « vérité », rectifier le tir, ce serait en vain. Ils sont devenus impuissants à modifier une image dont ils sont les garants et qu'ils alimentent activement et parfois même spontanément. Ils en sont prisonniers et, tous comptes faits, les avantages qu'ils en retirent sont loin d'être négligeables.

4- Observations

Les extraits reproduits à titre illustratif et qui font partie de la série d'entretiens réalisés à *Charlie Hebdo*, pourraient correspondre avec des années de recul, à un rapport de stage au *Canard Enchaîné*. La description est saisissante. Elle est révélatrice d'une conception particulière de la temporalité. En effet, des années plus tard, les choses ne semblent pas avoir beaucoup évolué.

- Vous aviez des prédispositions pour y travailler ?

*- *Avant le Canard m'attirait. Je le lisais depuis longtemps. Je n'ai pas lu l'ancien Charlie. Il y a eu un numéro exceptionnel de Charlie à la mort de Charlie. Hara Kiri était en procès. En 82, Charlie a été ressuscité pour un numéro. Je connaissais les bouquins de Cavanna, Reiser, Cabu, Wolinski... J'étais fascinée par Charlie Hebdo, c'était un mythe vivant. Le Canard sortait toutes les semaines, Charlie était un mythe plus fort. [...]. Oui, j'avais des prédispositions à ce niveau-là. [...]. Mon stage au Canard n'a pas été facile. Le Canard c'est du grand journalisme qui porte à diffuser des informations inédites, qui nécessite un grand carnet d'adresses, ce que je n'avais*

pas. J'étais largué, intimidé. A la fin des trois mois, j'étais sur le carreau... J'ai travaillé à la Grosse Bertha pendant un an, je bossais en même temps dans une agence de presse... Ce n'est pas un très bon souvenir. J'ai publié des trucs pas très réécrits. J'étais paniqué... J'ai ressenti de l'indifférence. Ils veulent se préserver. Je n'ai pas eu le sentiment d'une équipe, d'un esprit d'équipe... avec une majorité d'octogénaires... La table des dessinateurs, ce sont les plus sympas... L'ambiance n'est pas très sympa... C'est une ambiance différente. Un petit journal et en même temps c'est très froid. On a l'impression d'être dans une cathédrale... Chacun est dans son coin... [...]. Il y a un bouquin à écrire sur les gens qui apportent des révélations, les mythomanes qui appellent. Je les accueillais [au téléphone]... Ils sont la plupart du temps au téléphone. Ils font un boulot de vérification, un travail intelligent de tri. Ils laissent des trucs pour les sortir au bon moment. [...]. Il n'y a pas de reportages, ils ont le souci du scoop, c'est fastidieux. [...]. J'ai fait une enquête à Seyne-sur-Mer dans le Var, c'était révélateur de pratiques politiques de corruption. Je m'étais emballé à la fin de mon stage, pour leur laisser un bon truc, pour partir sur une bonne impression. Deux mois plus tard, M.G me dit « on ne va pas risquer un procès pour ça... mais reviens nous voir... ». Deux ans après, dans Charlie avec Luz, j'ai repris le truc pour exorciser cet échec cuisant [ton de la plaisanterie] et on a eu raison. Ils étaient cons au Canard. Après le Var a été très prisé... Le Canard veut vendre sur des trucs.

- ***Il est victime de son parisianisme... C'est là leur limite.*

- **ça fait du bien de le lire... J'étais trop vert. Il ne faut pas y aller quand on n'est pas sûr qu'on peut le faire. Pour moi, le Canard, c'était le nec plus ultra. [...]. C'était maladif, de faire ses preuves, de se faire accepter. Il faut un minimum de désinvolture. Non pas de désinvolture mais de sang-froid. Je ne l'ai pas bien vécu. [...]. A Charlie, c'est nettement plus différent. Au Canard, c'est quelque chose qui roule, le numéro sort de toute façon, il sort tout seul. Ici, c'est dans les affres... Il sort aussi mais on est moins nombreux et les liens plus... pas meilleurs mais plus rapprochés, plus affectifs, amicalement ou conflictuellement. Il se passe plus de choses entre nous. Au Canard, ils sont plus pépères... Au niveau de l'accueil, c'est différent. Mais plus sympa ? Le Canard est un journal de journalistes, ce ne sont pas des rigolos, des fêlés... Charlie est un journal de dessinateurs et d'artistes. Le comportement est plus caractériel, plus intéressant... ça ronronne beaucoup au Canard. Au bouclage, la grande fantaisie, c'est trouver leur jeu de mots à la con. Comme fantaisie créatrice, c'est limite. C'est un peu triste. Il y avait la table des sérieux et celle des dessinateurs. Les dessinateurs, c'est la table des enfants.*

- ***Au Canard, il y a une volonté d'objectivité qui est pas la nôtre.*

- **Au Canard, ils sont plus rigoureux et on ne mélange pas les torchons et les serviettes. La plupart des papiers sont réécrits. Le poste de Guégan est essentiel. [...]. A. nous disait de commencer avec l'info, puis la chute, la fantaisie à la fin de chaque paragraphe. C'est très univoque. Ici, chacun fait selon son talent ou absence de talent. On n'est jamais réécrit. Encore heureux. Je suis le seul avec A. à avoir une formation de journaliste. C'est intéressant de voir comment Charlie se développe. [...]. Je ne me sens pas une vocation de gagman.*

2- Le passé : un mythe régulateur

Avant, on ne faisait que déconner, rire... Maintenant, on me dit que je déconne trop, que j'affabule. Je trouve qu'ils sont chiants... Ce ne sera plus jamais comme avant. Avant, il y avait des écrivains de talent qui prêtaient leur plume au Canard... Maintenant, les collaborateurs du Canard sortent d'une école de journalisme...

1- Quelques hypothèses

La distinction entre un avant et un maintenant découle en partie de la dichotomie entre le rire et l'investigation. Le rire fait partie du passé, l'esprit de sérieux appartient aux investigateurs. L'évolution du *Canard Enchaîné* dans le sens de l'information et de l'investigation est perçue comme irréversible et irrévocable. Un retour en arrière est impossible. « Ce ne sera plus jamais comme avant ». Ce mélange de lucidité et de déception est sans illusion. « Ce ne sera plus jamais comme avant ». Avant quoi ? C'est difficile à dire. On peut néanmoins formuler quelques hypothèses. Avant que les saltimbanques ne « perdent le pouvoir qu'ils avaient », avant que « la photocomposition ne remplace l'ancien système de mise en page », avant que les socialistes n'arrivent au pouvoir en 1981, avant la mort de Gabriel Macé, avant que Claude Angeli ne devienne rédacteur en chef de la première équipe, avant que Michel Gaillard ne devienne directeur du *Canard Enchaîné*... Le mot « avant » n'est pas clairement défini. Il ne renvoie à aucune période, à aucun événement, à aucun épisode précis. Les interviewés eux-mêmes sont incapables d'exprimer, de définir exactement ce qui a changé et de dater ce changement. « C'est différent. On sent que quelque chose a changé. C'est assez bizarre », « c'est plus pareil », « l'ambiance a changé », « les choses se sont dégradées ». Ce qui a changé n'est pas palpable. Il s'agit de « l'ambiance », de « comportements », de « mentalité ». « C'est un autre esprit », « on ne comprend pas la réaction de certains, on a du mal »... Avant, des écrivains de talent prêtaient leur plume au *Canard*, maintenant ils sortent tous d'une école de journalisme. Ils sont faits du même moule. Ils ne se distinguent plus des journalistes de la presse traditionnelle.

La distinction entre un « avant » et un « maintenant » a été formulée spontanément par les interviewés eux-mêmes. C'est cette formulation qui a précédé la question : « Est-ce que avant c'était mieux ? », « Qu'est-ce qui a changé ? » et non l'inverse.

- Est-ce qu'il y a une cassure entre les anciens et les nouveaux, ceux qui viennent d'arriver au Canard ?

- Certains ont beaucoup de mal à s'adapter. [...].

2- Avant « c'était différent »

Avant, ils étaient « gentils », « drôles », ils aimaient « les gens », « la vie ». Ils pouvaient « rire », « déconner ». Maintenant, ils sont « sérieux », « chiants », « ça devient l'usine ». Avant, c'était le « jour », maintenant, c'est la « nuit ». Le changement paraît radical.

- *Vous avez connu plein de personnes au Canard ?*

- *Je me souviens particulièrement de De Caminel qui était correcteur et secrétaire de rédaction. Gabriel Macé et Lap font également partie de notre héritage.*

- *Qu'ont-ils de plus par rapport aux gens maintenant ?*

- **Ils étaient très gentils, drôles, ils aimaient les gens. Maintenant les gens sont plus sérieux.*

- ***Ce n'est plus le Canard. Ça devient l'usine. Avant, on se réunissait beaucoup plus. C'était convivial. On disait ce qu'on pensait. Les anciens sont partis, les nouveaux veulent péter plus haut que leur cul. Avant, ils aimaient la vie. Avant, on nous écoutait. Maintenant, on ne l'ouvre plus. Les comparaisons entre le Canard maintenant et celui d'avant sont plus à faire pour nous que pour les jeunes.*

- **Le Canard n'est pas accessible aux jeunes. Avant, il y avait une tombola dans les écoles, les lycées... Il n'y a pas de tarif étudiant. Ils ont refusé d'être à l'O.F.U.P. Ils ont peur du manque à gagner.*

- ***On sait trop de choses...*

- **On a des souvenirs plein la tête.*

- ***C'est ça qui les gêne.*

- **Les choses se sont dégradées.*

La comparaison avait pour objectif de montrer qu'avant c'était beaucoup mieux, que les choses ont beaucoup changé, que « c'était différent », tellement différent qu'on ne sait plus ce qui se passe. Tout était différent : « le travail », « la génération », « l'ambiance ».

L'emploi du terme « nostalgie » au cours des entretiens était certes un peu maladroit.

- *Est-ce que vous avez la nostalgie du passé ?*

- ** ...*

- ***C'est trop facile.*

- ****Tu es vieux.*

- **Je me sens beaucoup plus jeunes que certains qui sont pourtant plus jeunes.*

La manière dont il a été introduit pouvait signifier que je mettais en doute la réalité de ce passé qu'ils évoquaient, l'exactitude de la description, que j'imaginai qu'ils exagéraient, que le passé fait toujours l'objet d'une nostalgie, qu'il tient lieu d'idéal à jamais perdu mais qu'il faut retrouver, que je mettais en doute leurs souvenirs. Ma question a parfois été perçue ainsi, comme si je pensais qu'ils étaient fous, qu'ils se faisaient des idées au sujet d'un passé qui, en somme, n'a été ni pire ni meilleur que leur présent.

- ***Il y a des gens qui ont du mal à s'adapter, peut-être qu'on ne les met pas en confiance ?***

- *Effectivement, il y a des gens qui s'en vont parce qu'ils ne se sentent pas bien... Mais ils avaient déjà essayé plusieurs endroits avant.*

- ***Certains ne se connaissent même pas physiquement...***

- *Je ne suis pas là pour m'occuper des relations entre les gens ni de leurs problèmes... Ce qui compte, c'est le journal... Mais je suis présent, je suis là si quelqu'un veut me parler devant un café ou une coupe de champagne. Mais ma préoccupation n'est pas de parler des problèmes des gens...*

- ***Justement on m'a dit qu'avant ils pouvaient parler de leurs problèmes personnels et que maintenant tout le monde s'en fout, qu'il y a un manque de communication...***

- *N.B a revu toute la comptabilité et a serré les boulons... Les gens au Canard ne pointent pas. Quand ils sont en retard, on les charrie, on rigole... les mardis, ils sont toujours en retard. Ils ont une heure, deux heures, trois heures de retard. Et on peut perdre 10% des ventes. Ma préoccupation est de sortir le journal dans les délais.*

- ***Avant on communiquait plus...***

- *Ce n'est pas vrai, il ne faut pas le croire. Personne ne parlait à RF. Et avant, c'était pire avec Treno... Dites-moi qui vous l'a dit et je vous expliquerai...*

- ***On m'a beaucoup parlé de Gabriel Macé...***

- *C'est vrai... Il me manque beaucoup à moi aussi... K. lui parlait... Mais pourquoi, est-ce qu'ils ne disent rien ? Pourquoi ils ne se plaignent pas ? J'ai mis des réunions mais personne ne vient. Pour les dessinateurs, il y avait une réunion. Au début, ils venaient mais ne disaient rien. Puis personne n'est plus venu. Il y a des réunions où tout le monde est convié mais personne ne vient. Je ne peux pas obliger les gens à venir aux réunions. Les dessinateurs ne sont jamais contents. Je ne les ai d'ailleurs jamais vus contents. Un d'entre eux veut être rédacteur en chef... Ils sont en concurrence constante. Ils sont jaloux entre eux. Un dessinateur a pleuré dans mon bureau pour deux cents franc de salaire¹ en plus. [...].*

¹ Depuis, la pige a considérablement baissé pour les dessinateurs.

3- La rupture affective

La différence entre le Canard « avant » et celui de « maintenant » a été observé par les interviewés sur plusieurs points. Tout d'abord, l'ambiance générale était meilleure.

- Quand je suis entrée au Canard, Madame Maréchal m'a dit : vous entrez dans une famille. C'est le jour et la nuit. L'ambiance a changé. Ce n'est plus pareil. Les dirigeants ont changé... Les gens ne connaissent pas l'ambiance du Canard avant. Le père de XX travaillait au Canard. XX est entré au Canard un an avant sa mort. Il n'était pas bien considéré. C'est F. qui l'a imposé. Quand on entre au Canard on en sort pas. On est bien payé. L'administrateur était cool mais on n'abusait pas. Avant, il y avait plus de rapports entre les gens. Ce n'est plus pareil.

- Qu'est-ce que c'est la mentalité « Canard » ?

- C'est d'être cool. On se confiait plus à nos chefs. Tout le monde participait à notre bonheur ou malheur... Maintenant... Quand je suis entrée au Canard, Brimo avait douze ans et jouait aux billes [c'est une image]. Madame Maréchal donnait des primes de main à main. Elle a été enterrée un mardi. Personne n'y a été... Je l'ai connue pendant cinq ou six ans. Treno a été directeur après mais il est mort quelque temps après Madame Maréchal. Il habitait à Nice et ne venait qu'une fois par semaine. Fressoz était très coléreux mais il était très gentil. Il se disputait avec Lap. Lap était très sympa. On l'appelait Colombo. Je lui repassais et cousais son bouton. [...]. C'était une bonne ambiance. Maintenant, nous sommes la dernière roue de la charrue. C'est un autre esprit. Nous, les secrétaires, on ne compte pas. Ceux qui sont là depuis vingt, vingt-cinq ans appartiennent à la nouvelle génération. Sitôt que Fressoz est parti... Le vide. Avant, le contenu du Canard était plus piquant. Morvan Lebesque avait la main terrible. Ce qu'il faisait était très poignant.

C'était une bonne ambiance parce que « les gens s'aidaient plus facilement », « s'aimaient », « aimaient la vie ». Il « n'y a plus de cordialité », de « convivialité », ils étaient « moins égoïstes », « il y avait une chaleur humaine qu'il n'y a plus ».

Ce sont les rapports humains, les relations entre les collaborateurs du *Canard Enchaîné* qui semblent avoir le plus changé. « Avant, il y avait plus de rapports entre les gens », « on se confiait plus ». L'absence de « communication », de « dialogue », « d'écoute », de possibilité de parler, de s'exprimer est fortement ressentie.

- Avant, je pouvais en parler à Gabriel Macé qui m'écoutait même s'il n'était pas d'accord. Aujourd'hui, si je parle comme je le fais, ils ne m'écoutent même pas.

- Gabriel Macé faisait le tampon quand il y avait des conflits. Il prenait tout sur lui.

Avant, on les écoutait, on communiquait, on se réunissait, on parlait ensemble, on disait ce qu'on pensait. Maintenant, on ne l'ouvre plus. Le silence succède à la parole, l'aliénation à la liberté. Certains ont l'impression d'être dans une « prison ». « Maintenant, on ne communique plus ». La rupture se serait produite au niveau de la communication.

- Avant, c'était différent, on parlait plus ensemble, on se réunissait plus. Maintenant les gens font très vite la gueule, on ne sait pas pourquoi ?

- Au Canard, c'est comme un couple. A certains moments, ça ne va pas, on se lasse l'un de l'autre, ça fait trop longtemps qu'on est ensemble.

C'est une rupture affective. On reproche au Canard de manquer d'humanité, de chaleur humaine, d'être froid, distant, indifférent. Il ne répond plus à leur demande d'amour. Avant, c'était une « famille » et une famille « ça se réinvente pas ». La charge affective à l'égard du Canard, qu'elle soit négative ou positive, est très grande. Certains entretiennent des rapports de nature quasi obsessionnelle avec le *Canard Enchaîné*.

4- Du « chaud » au « froid »

Le passage du « chaud » au « froid », c'est-à-dire du « plomb » à la « photocomposition » est un événement que l'on peut dater et qui semble avoir modifié les comportements des individus à l'intérieur du groupe. Ce changement est réel et il a sûrement contribué à la « dégradation des choses ». Il n'est cependant pas suffisant pour les expliquer et les justifier. Il constitue certes un facteur important mais il n'est pas le seul.

Et puis, il travaillait. C'était un canardier. Un secrétaire de rédaction que Gutenberg eût jalosé. Depuis quarante-cinq ans qu'il fréquentait les quotidiens parisiens, il « doublait » : c'est-à-dire que le matin il assurait la mise en page d'un journal du soir et que le soir, de cinq heures à minuit, il bouclait un journal du matin.

Max était né marquis. Son nom de haute lignée remontait aux Croisades. Dans sa profession, il était une épée. Une épée de marbre. A cette époque, les journaux étaient réalisés en composition chaude. En plomb. Au marbre.

Le « marbre » était l'atelier de l'imprimerie, point névralgique d'un journal, réseau de veines battant d'un pouls désordonné et puissant. L'arythmie était chronique, la fièvre montait à l'approche de la « tombée » et c'est nerveusement épuisés que tous, typographes, linotypistes, clichés, plombiers, rédacteurs, dessinateurs, réviseurs, correcteurs, entamaient leur convalescence en examinant le nouveau-né.

D'Albert Camus au jeune stagiaire, les plus grands et les plus humbles se sont frottés à l'éphémère et solide fraternité du marbre, aspirant à pleines goulées son odeur d'encre, de sueur, de papier et de plomb. Max était un virtuose. Pour un titre trop petit, un dessin délaissé, une « tourne » volumineuse, il faisait avec sa souriante autorité casser une page aussitôt remontée par le typo bougon et intérieurement ravi.

Il régnait, connaissant cet argot étonnant, fécond, par quoi ce monde vivait et se renouvelait, refondant chaque jour, chaque semaine ou chaque mois ses cellules d'un gris vieux en « saumons » plus beaux qu'un lingot d'or.

Max, parfois, piquait son bœuf contre le chef d'atelier, le prote, la pageux – et la tension montait de plusieurs crans. Puis, le bon à tirer griffonné en marge de la

morasse corrigée, la forme partait pour la prise de flan. Max lançait à l'adresse du pageux :

- *Chariot à vue !*

Le journal tombé, les deux « boeuffiers » se réconciliaient au zinc tout proche autour de la « tasse » et croyez que ce n'était pas du thé.

Le linotypiste, après avoir descendu la copie de sa bécane, posait sa galée de plomb sur le marbre. Le plombier en faisait quatre épreuves qu'il accrochait à quatre clous.

Déjà, Max mettait ses souvenirs au clou. La main passait. Les blouses blanches raflaient la mise avec la photocomposition, ce progrès venu du froid².

Ce passage, extrait du livre de Patrice Vautier, secrétaire de rédaction au *Canard Enchaîné*, puis rédacteur, lorsque la photocomposition remplaça le plomb, illustre avec beaucoup de difficultés ce « progrès venu du froid ».

5- Le poids de la hiérarchie

« Avant il n'y avait pas de hiérarchie », *ils* ne se prenaient pas pour des chefs. « Maintenant, nous sommes la dernière roue de la charrue... Nous les secrétaires, on ne compte pas ». La hiérarchie au *Canard* correspond à la typologie établie dans l'introduction : 1) les investigateurs ; 2) les saltimbanques ; 3) les dessinateurs ; 4) le « petit personnel ». La valeur accordée est décroissante. Cependant, cette valeur qu'on leur attribue n'est pas corrélative d'un pouvoir décisionnel supérieur. Le directeur du *Canard* et son administrateur prennent, de fait, les décisions de façon unilatérale, sans concertation.

- La mentalité des jeunes a changé. Ils n'ont plus à se battre pour arriver. Les jeunes n'ont plus la même mentalité. Pour les jeunes, le grade est sacré. Avant, il n'y avait pas de hiérarchie au *Canard*. Avant la hiérarchie n'était pas pesante. Ils n'ont plus la même considération pour le petit personnel. C'est différent. On sent que quelque chose a changé. C'est assez bizarre. CR et les jeunes n'ont plus le même comportement. Le contenu du journal a un peu changé. On parlait moins d'économie. On revenait rarement sur les mêmes sujets. C'était traité différemment. Avant, on se moquait de tout le monde. On devrait changer de têtes de Turc... La vie a changé partout. Il y a un malaise partout. Moins de chaleur humaine. Les gens s'aidaient plus facilement. Il y avait plus de cordialité. Les gens étaient moins égoïstes.

- *Etes-vous nostalgiques ?*

- *Je ne suis pas d'un tempérament nostalgique. Il y a quelques années, il y avait toujours une bonne occasion pour prendre un pot et le travail était différent. Maintenant, on ne peut plus s'arrêter une heure de travailler. [...].*

² Patrice Vautier, *La Vie, Madame, l'Age d'Homme*, Lausanne, 1991, « Passage de la main d'or », pp. 36-38.

- Pouvez-vous me parler de Gabriel Macé ? Qu'est-ce qu'il avait d'extraordinaire ?

- Vous ne pouvez pas comprendre. C'est difficile de communiquer ça à quelqu'un de l'extérieur. Il faut l'avoir connu... Quand j'ai appris sa mort à la télé, j'étais en vacances. Je me suis servi un Ricard, je me suis comme ça il m'accompagnera au moins. C'était lui. Comme Lap. Maintenant, on ne communique plus. Gabriel Macé venait de la Dordogne, il était prof d'anglais à l'origine. Il avait une chaleur humaine qu'il n'y a plus. Ou bien elle est cachée. Il ne se prenait pas pour un chef. Une fois, on a vu arriver Lap avec des chaussures à talonnettes, le jean retroussé. On aurait dit Lucky-Luke. Si on ne l'a pas connu, on ne s'imagine pas. Gabriel Macé était capable de gueuler... Mais même quand il était fauché, il payait le repas. Moisan, on le voyait moins. Je n'avais pas d'atomes crochus avec lui. Vasquez n'est pas un homme qu'on peut raconter. C'était une grande gueule. C'était une génération différente. Ils n'avaient rien à prouver. Ils faisaient ce métier car ça leur plaisait. On a vieilli ensemble... Maintenant, on ne comprend pas la réaction de certains. On a du mal. [...].

Le petit personnel, tel qu'il se qualifie lui-même, appartient au dernier degré de la hiérarchie. Une hiérarchie qu'il perçoit de façon pesante. « Bien sûr, tout le monde se tutoie », mais ça ne veut rien dire. Cela ne fait que rendre cette hiérarchie plus insidieuse. Le peu de considération dont il fait l'objet le blesse profondément.

Un autre point est également révélateur : il s'agit du rapport patron /employé. L'éviction d'un collaborateur indésirable se fait rarement de manière directe (même si ce cas de figure s'est présenté durant mon enquête). Ce genre d'attitude nous donne des indications sur le mode de fonctionnement interne du *Canard Enchaîné*.

Ces articles parus au Canard à une semaine d'intervalle (voir fin du §5) sont intéressants à double titre. Tout d'abord, leur portée dépasse largement le cadre du chapitre consacré à la misogynie ou, pour être encore une fois plus neutre, au rapport que le groupe entretient avec les femmes. Ensuite, ces textes confirment certaines hypothèses, facilitent la compréhension de certains propos, en indiquant leur signification réelle. Ils sont surtout révélateurs de certaines pratiques très courantes dans les rapports patron / employé. Le premier extrait est un article paru en page 8, le 7 décembre 1994, et ne comportant aucune signature. Il est une réaction au licenciement, le 1^{er} décembre, du dessinateur Martin Veyron par le patron d'InfoMatin André Rousselet. Le second article qui porte apparemment sur le même thème est tout simplement extraordinaire. Il est extrait de la page 5, c'est-à-dire du « coin des mauvais coucheurs », du « coin des indignés », du coin « poubelle » du *Canard*. Il est signé Sylvie Caster et il est daté du 14 décembre. Le premier article est intitulé sans grande originalité ni conviction « Politiquement incorrect ? ». Le second, « Cher Patron », est une lettre ouverte à une personne particulière. Cet article fait explicitement référence au précédent. Il en constitue une réponse. On peut lire : « (voir Canard du 7/12) ». On peut se demander bien entendu qui a fait le renvoi : l'auteur de l'article ou le rédacteur en chef. Les deux cas de figures sont intéressants. Cet article reprend exactement les mêmes termes, les mêmes expressions³ que le précédent – alors que les auteurs en sont différents – et il les commente. Le simple fait qu'il ait été publié est remarquable. Il montre à quel point la page 5 « pose problème ». Les articles des journalistes de la page 5, c'est-à-dire ceux de Sylvie Caster pour « Calamity Caster » et de Bernard Thomas pour « ça n'arrive qu'aux autres », ne sont même pas relus par le rédacteur en chef et le directeur. Du moins, ils ne le sont

³ Les expressions reprises ont été mises en majuscule.

pas de la même manière que les autres, avec le même état d'esprit. Les coupures que l'on y fait sont arbitraires ou convenues. L'article de Bernard Thomas comporte presque toujours le même nombre de caractères. On peut donc supposer que ce qui dépasse est tout simplement coupé. Les coupures apportées aux articles de Sylvie Caster sont, elles, arbitraires et volontaires. Elles obéissent à une logique perverse pour déclencher certaines réactions, pour activer un processus automatique et répétitif. Cela devient un « jeu » et tout le monde y prend apparemment goût.

Ces articles sont donc relus sans l'être réellement, sans que leur sens effleure celui ou ceux qui les lisent. Les faits auxquels ils font référence ne sont apparemment pas toujours vérifiés. Et parfois les conséquences sont fâcheuses. (Voir l'article de Bernard Thomas du 17 janvier 1996 : « Le Pen : de Charybde à Sylla un vrai jeu de sauvages » et le droit de réponse de Jean-Marie Le Pen à ce propos, le 24 janvier 1996, et la « réponse » de Jean-Marie Le Pen à « la réponse sur sa réponse », le mercredi 7 février 1996, p. 5, col. 5).

Le simple fait que l'article retranscrit à la fin de ce chapitre soit passé inaperçu, et on peut supposer qu'il l'ait été, n'est donc pas un hasard. Ce « Cher Patron », c'est bien évidemment Michel Gaillard, le directeur du *Canard Enchaîné* – bien évidemment avec quelques réserves de forme. L'interprétation de cet article est libre. C'est une hypothèse. Une certitude – il y est décrit comme un patron « non intransigeant », ce qui semble, du moins pour l'auteur de l'article, bien pire qu'un patron « intransigeant ». On pourrait résumer cet article, ainsi que les propos de tous les interviewés – et ils ont nombreux – qui se sont exprimés sur la question du licenciement au *Canard* de la façon suivante : Au *Canard*, « on ne licencie pas. On écœure ». Ce que d'autres ont exprimé en disant : « Au *Canard*, on ne vire pas. Les gens s'en vont tout seuls ». (Il convient tout de même de souligner que cette méthode n'est pas spécifique du *Canard*. C'est un procédé classique pratiqué dans de nombreuses entreprises).

« Politiquement incorrect ? », *Canard Enchaîné*, 7 décembre 1994, p.8, col. 2-4.

Certes, le calembour n'était peut-être pas d'une finesse excessive, et publié le 1^{er} décembre à l'occasion de la Journée mondiale contre le sida, il pouvait ne pas faire rire tout le monde : « Pour le moment, on perd les pédales ! » lançait un homme en blouse blanche, qu'une laborantine reprenait « Combien de fois faudra-t-il répéter que le sida concerna tout le monde ? ». Dans ces 229 précédents strips à *InfoMatin*, Martin Veyron avait souvent été mieux inspiré.

Le jour même de la parution, André Rousselet, le patron d'*InfoMatin*, décidait illico de suspendre le dessinateur maison puis de la virer définitivement. La rédaction s'indigne et proteste (par 46 voix sur 49) contre cette « censure brutale » et le licenciement. Rousselet, lui, ne fait pas dans la DENTELLE : c'est lui ou moi ! Sous-entendu : et n'oubliez pas que C'EST MOI QUI TIENS LES CORDONS DE LA BOURSE ! et de s'empêcher dans d'alambiqués communiqués où il est dit que « ce n'est pas l'intention de l'auteur qui fait l'objet de la critique, mais l'interprétation qui en a été faite », que Veyron est malgré tout « un honnête homme », et que la rédaction en chef d'*InfoMatin* aurait dû « s'opposer à la parution de ce strip » (d'où on pourrait conclure que l'erreur est d'abord sienne !).

Bref, ce mauvais procès paraît surtout intenté par un PATRON INTRANSIGEANT qui SAISIT LE PREMIER PRETEXTE VENU POUR VIRER QUI BON LUI SEMBLE.

Sylvie Caster, « Cher Patron », *Calamity Caster, Canard Enchaîné*, 14 décembre 1994, p. 5, col. 2-3.

La semaine dernière, pour un seul dessin, le patron d'*InfoMatin* licenciait Martin Veyron (voir le *Canard* du 7/12). Depuis André Rousselet en PATRON INTRANSIGEANT n'a fait que prendre de l'ampleur. Il est même devenu un modèle de patron intransigeant. UN PATRON NON INTRANSIGEANT NE PEUT PAS SAISIR LE PREMIER PRETEXTE POUR VIRER QUI BON LUI SEMBLE. S'il veut le faire, il est soumis à un travail fatigant, harassant sur la personne de son « client », celui qu'il veut virer, il doit l'éccœurer, le raboter, le déprimer, l'humilier, le placardiser, le stresser, le compresser, l'édulcorer. Jusqu'à ce qu'il soit arrivé à cette prouesse : le faire craquer. Sur toutes les cheminées de patron non intransigeant est mis sous verre ce beau précepte : « on ne licencie pas on éccœure ».

C'est un art, d'être un patron non intransigeant, de la DENTELLE, du long terme. C'est très fatigant. Il y a peu, André Rousselet était encore un patron non intransigeant. C'est-à-dire feutré, œuvrant à l'intime. Chez lui, un patron non intransigeant peut avoir des accès de pouvoir étouffant, prendre des décisions qui horrifient ses employés. Il peut les menacer d'un plan social, les faire travailler sur des projets hallucinés, leur faire bien entendre qu'il est Louis XIV, CAR C'EST LUI QUI DETIENT LES CORDONS DE LA BOURSE. Exactement comme le fait un patron intransigeant.

Mais il y met les formes. Une douce lumière de veilleuse dans les tons rosés doit régner dans le bureau du patron non intransigeant. Là, il reçoit des êtres en pleurs. Il les écoute. Il leur donne l'impression qu'il prend en compte ce qu'on lui dit. Le patron non intransigeant finit toujours par tendre un Kleenex à ses employés, en leur disant : « Notre dispute était un malentendu », sous ces douces lumières rosées.

Il y a un secret de la discussion. Ce sont des affaires de famille qui ne passent pas les murs.

Le patron intransigeant, lui, travaille sous une lumière crue. Plus rien n'est feutré avec lui. Tout devient public. Tout ce qui se passait entre ses quatre murs quand il était encore un patron non intransigeant est étalé dans tous les journaux. [...].

« Un patron non intransigeant ne peut pas saisir le premier prétexte pour virer qui bon lui semble. S'il veut le faire, il est soumis à un travail fatigant, harassant, sur la personne de son « client ». Celui qu'il veut virer, il doit l'éccœurer, le raboter, le déprimer, l'humilier, le placardiser, le stresser, le compresser, l'édulcorer. Jusqu'à ce qu'il soit arrivé à cette prouesse : le faire craquer. Sur toutes les cheminées de patron non intransigeant est mis sous verre ce beau précepte : « on ne licencie pas on éccœure ». « Un patron non intransigeant » fait donc monter progressivement la pression jusqu'à ce que ça explose et que son « employé » craque. Il le pousse au suicide le plus simplement du monde. Alcool, suicide, dépressions, conduite à risque. Les exemples ne manquent malheureusement pas au *Canard Enchaîné*.

Le second point qui nous renseigne dans cet article sur les relations entre les individus au *Canard* est cette phrase : « Il y a un secret de la discussion. Ce sont des affaires de famille qui ne passent pas les murs ». La volonté de l'auteur de nous renseigner sur la nature des rapports au *Canard* entre le « Patron » et son « employé » (en l'occurrence elle-même) ne fait aucun doute. Ce qui se passe entre « le Patron » et son « employé » ne doit pas « passer les murs », la

discussion doit rester « secrète », elle ne doit pas être « publique », « elle n'est pas étalée dans les journaux ». Tout se passe à huis clos, à l'intérieur et bien sûr cela ne regarde pas le lecteur, cela ne le concerne pas. Ces « affaires de familles » appartiennent à la « vie privée » du *Canard Enchaîné*.

6- Le manque de confiance

Ce qui semble le plus toucher les collaborateurs du *Canard Enchaîné*, c'est le manque de confiance qu'on leur accorde. Cette méfiance qu'ils suscitent est difficile à accepter, à comprendre. La « suspicion » et la « surveillance générale » dont ils font l'objet sont très mal vécues par ceux qui se sont beaucoup investis et qui attendaient autre chose en retour. Cette suspicion est « désagréable », « grotesque », « ridicule ». Elle est surtout humiliante et, selon eux, injustifiée. Les « dirigeants » du *Canard Enchaîné* n'ont confiance en personne, même pas en eux-mêmes, ajoute-t-on, « ils se méfient de nous », « ils ne nous font pas du tout confiance ».

- L'ambiance générale était meilleure. Il y a maintenant un certain égoïsme. Ce qui nous retient, c'est qu'on est bien payé. On attend le chèque à la fin du mois, c'est tout. Bien sûr, on fait notre travail consciencieusement. Le travail est fait. [...]. Maintenant les gens sont divisés. Divisés pour mieux régner. Il y a des clans... Ce qui retient certains, c'est qu'ils ont pris des engagements. [...]. Il n'y a plus de dialogue. Il y a aussi cette suspicion du matin au soir. C'est très désagréable. Il y a un manque de confiance, une surveillance totale. [...]. C'est tellement grotesque par moment. Chaque jour, on se dit : mais qu'est-ce qu'ils vont encore nous sortir... Ils ne se rendent pas compte qu'ils sont ridicules. B. n'a confiance en personne. Je me demande parfois s'il a confiance en lui-même. [...]. Ce qui les intéresse, ce sont les biens, c'est gagner plus d'argent. [...].

Rien⁴ n'échappe au contrôle du directeur et du rédacteur en chef. Ce manque de confiance est intolérable pour certains. La liberté d'expression des journalistes semble très limitée, que ce soit d'ailleurs dans les colonnes du journal ou dans les locaux du Canard.

L'appartenance à une idéologie commune, à une vision du monde et à des valeurs identiques rend la violence symbolique exercée sur les individus supportable et pas complètement aliénante.

L'idéal auquel tendent les « dirigeants » du *Canard* est un journal sans journalistes. Nous l'avons déjà évoqué, le renouvellement de l'équipe n'est pas fréquent. Au Canard, on se méfie des collaborateurs extérieurs. L'idéal auquel ils tendent serait donc un journal sans collaborateurs, qui fonctionnerait sans personne, qui s'autogérerait ou, à la limite, qui serait composé de robots qui auraient pour fonction d'exécuter les ordres sans contester. Ce qui éviterait les conflits et les rapports humains.

⁴ Presque rien.

3- La dualité des représentations des collaborateurs du Canard Enchaîné

- Le Canard avait pour moi l'image de la vérité vraie. [...].

1- Le Canard est « l'image de la vérité vraie »

Le *Canard* décrit la réalité. Faut-il la cacher ? demande un interviewé. « On accuse le Canard comme on accuse celui qui apporte les mauvaises nouvelles ». Faut-il taire certaines affaires ? S'interrogent d'autres, « sous prétexte qu'elles donneraient une image négative du politique ».

- Faut-il taire certaines affaires sous prétexte qu'elles donneraient une image négative du politique ? Je ne le pense pas. Après l'article qui dénonçait le gaspillage et la manière dont la Croix-Rouge gère l'argent, il y a eu un cataclysme, une crise épouvantable, des licenciements, mais cela a permis un réfonctionnement plus sain, donc un aspect positif... Cette accusation est mauvaise et non justifiée... [...]. Le terme n'est pas adéquat. La dérision suppose que l'on prenne quelque chose à la légère. Or le Canard est un journal politique et la politique y est prise au sérieux. Le Canard ne provoque pas le dégoût de la politique. Pour preuve, la vente augmente en fonction de l'actualité et des échéances électorales. Il ne faudrait pas qu'il y ait plusieurs Canard Enchaîné, que toute la presse traite l'information de la manière dont il la traite.

La *Canard* a une fonction « civique », c'est une « puissance » qui est « respectée ». Cette quête de la respectabilité est obsessionnelle. Le *Canard* est une « puissance » que l'on craint. Ce point requiert une valeur légitimante. L'exemple invoqué systématiquement par tous les interviewés pour justifier la divulgation de certaines affaires est identique. Il s'agit de la gestion de la Croix-Rouge et la nécessité de dénoncer de telles pratiques en dépit des conséquences. Cet exemple est irréfutable. Il est dépourvu de toute ambiguïté. Ce n'est bien sûr pas toujours le cas des affaires dévoilées par le *Canard* qui sont loin d'avoir cette univocité et dont les intentions qui ont présidé à la décision de les « sortir » sont floues et loin d'être désintéressées.

- Ecrire dans le Canard, c'est dénoncer les méchants, écrire la vérité. On écrit ce qu'on voit, ce qu'on sait. Ailleurs, on tient compte des impératifs politiques. A L'Humanité, la politique du P.C est bonne... On écrit ce qu'on a vu, entendu, découvert... Les faits, rien que les faits...

- Etes-vous devenu plus pessimiste ?

- Oui, le Canard l'a rendu plus pessimiste mais c'est utile de dénoncer les politiques. Il faut garder les services d'urgence et le Canard Enchaîné.

- Comment perceviez-vous le Canard avant d'y entrer ?

- Un journal qui disait la vérité et qui est amusant.

Le Canard « m'a ouvert les yeux » :

- Je suis issue d'une famille bourgeoise d'origine, à droite. Mes parents étaient charitables et bons. C'était des gens merveilleux. Je n'ai jamais été militant. Le Canard m'a ouvert l'esprit et le cœur. [...]. En 1965, j'ai voté à droite. Le Canard ne m'a pas fait basculer, il m'a ouvert les yeux. [...]. Je voterai pour Arlette au premier tout, ce sera tout. [...].

Il permet de voir « les dessous des choses ». Il était « l'image de la vérité vraie ». Cette expression recèle beaucoup d'émotion et de sincère naïveté.

- Le Canard avait pour moi l'image de la vérité vraie. Il parlait de ce qu'il y avait derrière les façades. Je suis entré au Canard avec l'espoir de ce que j'imaginai un changement de société, mais bon c'est pas ça. Le Canard n'a pas fait son travail.

« C'est un journal qui dit la vérité ». Le seul, par opposition à tous les autres. Il est le détenteur de la « vérité vraie », « il faut garder les services d'urgence et le *Canard Enchaîné* ». Le rôle du *Canard* est de « venger » le lecteur de la société dans laquelle il vit. Le *Canard* « s'avance masqué ». Cette métaphore du justicier, du « vengeur masqué » qui rappelle à l'ordre, rétablit la morale, est très ancienne au *Canard* et sa portée n'est pas purement anecdotique. C'est une image très ancrée dans l'imaginaire collectif du groupe. Certains articles sont d'ailleurs signés par le sigle du vengeur masqué. Le *Canard* se venge aussi peut-être de la fascination qu'exercent sur lui le monde politique et le pouvoir en tant que tel. Les journalistes du *Canard* ont l'impression d'intervenir dans un champ pour lequel ils éprouvent à la fois de l'attraction et de la répulsion. La coexistence de ces deux sentiments contradictoires rend leur rapport au pouvoir très ambivalent. Le *Canard* est un « journal politique » et non « un journal de dégoûtés ». Intervenir dans la vie politique, modifier le cours de l'histoire, des événements, exercer une influence sur les décisions prises par une sphère qu'ils s'efforcent d'éviter leur procurent une grande jouissance, et c'est de cette attraction qu'ils se vengent. Ce qui fait aussi que le *canard* n'est pas un journal qui prend la politique à la légère, qui méprise et condamne en bloc l'univers politique, c'est la passé militant de ses collaborateurs et leur engagement politique. Ils ont été à un moment précis très proches du pouvoir, ils ont cédé à une attraction qu'ils ont toujours combattue et c'est cette erreur qu'ils payent très cher et qui a provoqué une désillusion croissante.

2- La désillusion

Même si l'utilité du *Canard* et son attachement aux valeurs « démocratiques et républicaines » sont mis en avant, la désillusion qui s'est installée peu à peu était inévitable.

- Est-ce que votre présence au Canard a modifié votre attitude vis-à-vis de la politique ?

- Je vote à gauche et je l'ai toujours fait. Je me fais moins d'illusion sur la fonction politique. J'ai été frappé par la constance du mensonge. Les hommes politiques sont

contraints de mentir pour sauver leur peau. Mais cette désillusion n'a pas changé mon attachement aux valeurs républicaines, à la démocratie républicaines. [...].

- Est-ce que le Canard sape la politique ?

- La vision du Canard n'est pas poujadiste, malgré les accusations qu'on a pu lui faire. Ce n'est pas un travail de sape puisque le Canard est attaché aux valeurs démocratiques et républicaines. [...].

« Le passage au Canard développe le scepticisme », il rend « un peu désabusé ».

- A l'époque, j'étais très Mendésiste [...] maintenant je suis un peu désabusé. Il y avait au Canard des anars, des gens qui ne votaient pas. Le Canard était divisé entre les libertaires et les républicains. Le passage au Canard développe le scepticisme... Il devient plus difficile de se former un jugement. Mais au Canard, nous sommes optimistes à cause de la nature de notre travail. Il s'agit d'un parti-pris de la bonne humeur. Professionnellement, nous devons être de bonne humeur. [...]. Les Guignols ont l'esprit politique juste. Ça correspond toujours. Ils ne font pas de contresens politique. Leur jugement est très sûr, bien qu'ils soient jeunes. Ils sentent le personnage. Il y a de l'outrance, de la caricature mais elle est exacte. Il y a une efficacité de la justesse du ton.

- Pourquoi sont-ils plus pessimistes ?

- C'est fait plus vite. Ils sont dans un engrenage. Ils doivent se dépasser tous les jours. Ça correspond aussi à une situation actuelle qui incline plus vers le pessimisme. Au Canard, la durée compte. On se dit qu'il y a eu pire au qu'il y a toujours de l'espoir. J'ai maintenant un côté plus désabusé. C'est toujours la même chose. L'information m'intéresse moins qu'avant. Quand j'étais journaliste parlementaire dans les années 50, les séances duraient toute la nuit jusqu'à cinq heures du matin ! La politique est quelque chose d'intéressant. Je n'ai jamais eu la tentation d'y entrer, mais vue de l'extérieur c'est quelque chose d'intéressant. Si c'est un mal, c'est un mal inévitable. Ce n'est pas quelque chose de futile ou de nuisible. Tous ceux qui ont le pouvoir ont tendance à en abuser. Le Canard les rappelle à l'ordre.

« Les illusions sont perdues même si je ne suis pas devenu nihiliste ». « Je suis mieux informé et surtout mon niveau de vie a augmenté. Je vois mieux les dessous des choses depuis quelques années. Il y a une démythification. Un état d'esprit blasé, sans illusion, l'idée que personne n'est un saint, pas de sauveur, pas de héros, mais il y a des gens qui sont mieux que d'autres ». L'opinion n'est ni « cynique » ni « nihiliste » même si « la politique consiste à choisir entre deux crétiens ».

- Vous m'avez dit ne pas voter. Pourquoi est-ce que vous vous sentez coupable ?

- Je serais emmerdé d'être dans un pays où on ne vote pas. [...]. La politique consiste à choisir entre deux crétiens.

« Il y a une démythification, un état d'esprit blasé, sans illusion ». Cette désillusion a une double origine. Le contexte politique et le développement des affaires, mais aussi l'évolution du *Canard* et les rapports des individus à l'intérieur du groupe. C'est la conjonction de ces deux facteurs qui a provoqué la désillusion. Cette désillusion est due en partie à l'échec des socialistes au pouvoir. L'expérience de mai 1981 n'a pas répondu à leurs attentes. Cette déception a eu pour conséquence une désillusion concernant le monde politique qui s'est tout d'un coup effondré. « Ça heurte plus de critiquer des gens de gauche. On préfère que les conneries soient à droite [...]. En 82, critiquer les premières conneries à gauche faisait mal ». Cette déception n'est donc pas étrangère à la désillusion ressentie.

- Votre vision politique a-t-elle évolué ?

- Elle a mûri mais le Canard ne m'a pas dégoûté de la vie. Je ne suis pas devenu nihiliste. Bien sûr j'ai perdu mes illusions. Je n'ai plus, par exemple, aucune illusion sur Jack Lang. Le Canard m'a appris à mieux connaître les hommes politiques. Je vote pour le moins pire. Pour Mitterrand en 88 [...]. Ça heurte plus de critiquer des gens de gauche. On préfère que les conneries soient à droite. Quand Tapie a été mis en examen, on aurait préféré qu'il ne le soit pas. En 82, critiquer les premières conneries à gauche faisait mal. Cela a fait mal aux lecteurs qu'on critique la gauche. Cette baisse de la vente n'a pas changé la politique du Canard.

3- Les reproches formulés

« Je suis entré au *Canard* avec l'espoir de ce que j'imaginai un changement de société, mais bon, c'est pas ça. Le *Canard* n'a pas fait son travail ». Les reproches adressés au *Canard* vont dans ce sens. On lui reproche également d'être « un écho de *Guignols* », de « donner des leçons », d'être moralisateur.

*- Avant, je ne me rendais pas compte à ce point de la duplicité des hommes politiques. J'ai vu Pierre Suard hier sur France 2 au journal de 20 heures. Il me semblait sincère. Il avait l'air blessé et touché par les juges et la presse. La drôlerie risque de tourner aux « tous pourris ». Il y a un moment où il faut arrêter si on ne veut pas mettre en cause la démocratie et la République. On ne doit pas être un écho des *Guignols*. Je reproche au *Canard* de donner des leçons et de dire : « on vous l'avait bien dit ». Il le fait beaucoup moins [...].*

On reproche au *Canard* de ne pas être un « instrument de critique très poussé ».

- Votre vision de la politique a-t-elle été modifiée par le Canard ?

- Le Canard fait subir à la politique un traitement particulier. Il filtre les impuretés, permet de casser le sérieux. C'est indispensable mais en même temps, ce n'est pas un instrument de critique très poussé. C'est un instrument de santé dans le pays avec des relents de poujadisme habituels. A partir du moment où on vend beaucoup, le succès repose sur un malentendu. Charlie Hebdo vend 50 000 exemplaires. Peu de crétins s'infiltrèrent. Des gens ne font pas la différence entre Minute et le Canard. Toute réussite repose sur un malentendu. A partir du moment où on critique le pouvoir républicain,

les gens sont avec nous pour de mauvaises raisons... L'équipe est cohérente. Elle est garante de certaines valeurs... Le Canard tape plus à droite qu'à gauche...

Son succès reposerait « sur un malentendu » même si « l'équipe est cohérente et qu'elle est garante de certaines valeurs ». On lui reproche également d'être « cynique », et de reproduire une « vie de concierge ».

- Je trouve le Canard très cynique en ce moment. Mais je ne pense pas plus de bien du Canard que du reste de la presse. Le Canard a changé constamment. A la fin des années 50, pendant la guerre d'Algérie, c'était autre chose. [...]. Le Canard Enchaîné reproduit une vie de concierge. En ce moment, je ne l'achèterai pas. Le pouvoir des médias est légitimé par les médias. Je me pose des questions sur le pouvoir réel des médias, des médias qui s'autofélicitent, s'autoproclament, s'autojugent. Les journaux sont faits en fonction des journaux à côté. [...].

Ce qui écarte d'ailleurs la question de la délation puisqu'il s'agit de « potins », « d'indiscrétions ». Le *Canard*, et cela peut paraître paradoxal, est à la fois « anarchiste » et « autoritaire ».

- A la page 2, il y a des phrases qui en disent long sur certains personnages, qui permettent de fabriquer un portrait de la personne en question. Le Canard est indulgent avec la nature humaine. Ce qui n'est pas de la délation mais des indiscrétions, des potins. Je trouve que l'état d'esprit du secret est exagéré dans ce pays. L'administration est opaque. Au Canard, l'esprit de secret est dû à la protection des sources. Il y a aussi l'opacité patronale. Je trouve ça très bien que le Canard ait publié la fiche de paie de Calvet. [...].

- Le parallélisme est troublant, vous ne trouvez pas ?

- D'un côté, le Canard refuse l'autorité et a un tempérament anarchiste, mais il est très autoritaire, mais il a du mal à prendre une décision. Il est à la fois anarchiste et autoritaire et paternaliste. Il y a beaucoup d'hésitations. MG veut moderniser le journal sans le bouleverser. Il veut le changement dans la continuité.

Cette « hésitation » est perçue par certains interviewés. Cette oscillation entre une tendance anarchiste historiquement fondée et une tendance paternaliste et autoritaire qui en est d'ailleurs coextensive semble inévitable pour de multiples raisons. Préserver la singularité du *Canard* passe nécessairement par des attitudes autoritaires qui auraient pu être atténuées, passer inaperçues, ou ressenties de façon moins négative si le paternalisme du *Canard* avait été assumé et accepté sans résistance par ses dirigeants. Cette volonté de changer dans la continuité, sans bouleverser l'institution pour en assurer la pérennité, est décelable.

4- Les rituels

La mise en scène du rituel des primes semble en avoir marqué plus d'un. Il a été évoqué à chaque fois que les mots « tabou », « argent », « rituel » ont été prononcés.

- Il y a beaucoup de tabous au Canard, notamment les questions d'argent et le système de prime attribuée deux fois par an à la tête du client et pas en fonction de l'ancienneté. [...]. Pour les primes, les dames de la comptabilité descendent pour donner à chacun son enveloppe. En cette occasion, il y a du champagne et du chocolat⁵. Chacun ouvre son enveloppe pour voir le montant de sa prime, qui se donne à la tête du client. [...]. L'argent est un sujet tabou au Canard.

L'association entre ces termes se faisait automatiquement. Tout le monde se plie à ce rituel dont l'étrangeté n'échappe à personne et qui vise à rassembler tous les collaborateurs du *Canard Enchaîné*.

- Peut-on être dérisoire sans être percutant ?

- Le dessin est libérateur. Le Canard est un divertissement. Ce n'est pas un journal militant. Le Canard est un amuseur avec des exigences de qualité. C'est un journal d'humour, il est sérieux dans la façon dont il est fait. Les gens du Canard ne sont pas des cyniques. Ils ne font pas marcher un commerce. Les pages culturelles ne sont pas spécifiques du Canard, elles pourraient être ailleurs. Le Canard est plus marquant par ses échos, ses infos, ses potins. Il est distrayant.

- Quels sont les sujets tabous au Canard ?

- La mort, le sexe, la vie privée. C'est dû à une tradition maison. [...]. J'aime le Canard à part quelques trucs ringards. Les censures, il n'y a qu'au Canard que ça existe. [...]. Le journal est fait à l'ancienne. On ne vire pas les anciens collaborateurs. Le Canard est paternaliste... A ce qu'il paraît, il y a des gens qui le lisent... [Allusion à un journaliste]. Il y a le rituel des primes où tout le monde est présent sans exception, où le champagne est aligné, où on distribue les enveloppes qu'on ouvre discrètement... ou dans les W-C.

Il est révélateur du rapport qu'ils entretiennent avec l'argent, « une question tabou au Canard ».

- Les rédacteurs du Canard gagnent beaucoup d'argent mais sont très près de leurs sous. [...]. Pendant six mois, le Canard a eu un contrôle fiscal. Le contrôleur n'a rien trouvé d'illégal. Les rédacteurs n'ont pas intérêt à avoir des problèmes avec le Fisc. Le Canard ne fait pas de trafic d'influences mais il y a un problème avec les piges. Quand quelqu'un file une information au Canard, il est payé. [...]. Le passage à l'argent est dur. Quand on commence à mettre de l'argent de côté, on ne tarde pas à être du côté de l'argent. Ce n'est pas commode. Le passage n'est pas commode et ça peut retomber. La prospérité du journal dans une époque non prospère, pas de pub, pas de placements [...]. Comment, quand on gagne autant d'argent, peut-on rester

⁵ Comprendre : du champagne et de la charcuterie

près des gens qui nous lisent ? Le lectorat est composé de petits salaires et aussi d'une clientèle très au-dessus. [...]. Au Canard, il n'y a pas de pub, rien de racoleur, le talent du Canard réside dans la fidélité de ses lecteurs. Si le Canard le voulait, il pourrait acheter cash – 30% le papier s'il achetait ce qu'il lui fallait pour un an. Mais il ne le fait pas. [...]. Les quatre plus grandes signatures du Canard sont mortes en même temps et avec elles, de Gaulle, et le Canard n'a jamais perdu un lecteur. Ça rend modeste. Le Canard est lié à l'actualité, or l'actualité n'a pas de talent et les ventes montent en flèche. 460 000 numéros la semaine dernière, dont 90 000 à Paris, pourtant 6^{ème} ville des ventes. Le Canard est mauvais en ce moment, pourtant les ventes augmentent. [...]. Les rédacteurs du Canard sont actionnaires⁶ et collaborateurs. Les rédacteurs ont un salaire fixe, trois mois de salaire double et une prime versée en deux fois. Le Canard ne respecte pas les lois du marché. C'est le seul journal qui fait des bénéfices. Les journalistes du Canard sont les mieux payés.

- Combien gagnez-vous ?

- Avec trois mois de double et deux primes, vu que je gagne 25 000 francs par mois, ça me fait tous les mois 50 000 francs pour un jour et demi de travail par semaine. Le salaire moyen au Canard est de 25 000 francs.

« Les salaires, les primes sont très opaques. Personne n'est au courant de rien. Personne ne sait comment les décisions sont prises au Conseil d'administration ». Les « non-dits » à ce sujet sont importants. L'opacité du système est perçue par un très grand nombre d'interviewés qui s'interrogent et ont beaucoup de mal à trouver des réponses cohérentes et rationnelles à des questions qui semblent à première vue anodines. « Il y a beaucoup de non-dits », et « l'image que l'on a du Canard est décalée ».

- Est-ce que l'argent est un sujet tabou ?

- Il y a beaucoup de non-dits. Les gens sont payés selon l'époque, l'ancienneté. [...].

- Vous vous sentez coupable de gagner autant d'argent ?

- Non, je n'ai pas honte. [...]. C'est vrai, nous sommes les journalistes les mieux payés, le Canard, ce n'est pas le Réverbère. Ce n'est pas un journal pauvre. [...].

- Vous pensez que les lecteurs savent que les journalistes du Canard gagnent autant d'argent ?

- Non, ils ne le savent pas. L'image que l'on a du Canard est décalée.

- Avez-vous l'impression de tromper les lecteurs ?

- Non.

⁶ Tous les rédacteurs du *Canard* ne sont pas actionnaires et les actionnaires ne sont pas nécessairement des rédacteurs. Ils peuvent partie des dessinateurs ou de l'administration.

- Est-ce que les gens perçoivent une image du Canard reflétée par le « Couac » ?

- Ils sont très intéressés par les révélations du Canard et par la page 2. C'est la Canard qui a révélé la plus-value de Balladur et d'ailleurs les Guignols ont dû le citer. [...].

La situation leur semble « curieuse », « étrange » :

- Est-ce que le décalage vous embête ?

- Le journal est tiède, mou, catch all. A 250 000 exemplaires, le Canard est gagnant. La compétition n'a pas de sens. Nous ne sommes pas une entreprise capitaliste. C'est l'étrangeté du Canard. A l'origine, c'est naturel pour se préserver et maintenant que le Canard a du succès, c'est une situation étrange. Nous sommes paralysés, n'osant pas bouger, nous débattre. MG dirait qu'il est un mauvais directeur s'il perdait du public. Les sous du Canard sont improductifs... C'est une énigme, un niveau d'étrangeté qu'il va falloir traiter. On ne va pas fabriquer une chaîne de télé, une radio libre. Les Dossiers, c'est une autre équipe. La fabrication des Dossiers fabrique une verrue, une excroissance du Canard. Le premier numéro des Dossiers commence par Giscard. Tous les sujets sont épuisés... Je ne vois pas l'intérêt des Dossiers. Les pigistes sont des citoyens de seconde zone. Je ne comprends pas pourquoi L. et E. ont des primes annexes des Dossiers qui s'ajoutent à leur salaire... Nous sommes trop nombreux au Canard, nous ne sommes pas Time Magazine. Il faut garder la norme de l'amateurisme. Il ne faut pas augmenter le nombre de pages ni celui des collaborateurs car on ne les contrôle pas. L'esprit « Canard » se dilue.

Une situation source d'étonnement :

- Il y a un étonnement naïf et narquois tous les ans, en juin. En juin dernier, les deux milliards ont été ajouté aux dix milliards existants⁷.

- Est-ce qu'il y a une logique ?

- Le principe de RF est un principe d'indépendance. Il s'agissait de gagner du pognon pour se prémunir du sort. On ne peut rien faire que gagner du pognon. C'est très curieux. On ne peut rien faire d'autre que le Canard. [...]. Les sous sont bloqués. [...]. Le Canard n'a pas de vocation pour le capitalisme.

Les différences de salaires sont inexplicables. On invoque des différences de « statut », « d'ancienneté », « d'époque », de « salaires divers »...

- Est-ce que l'argent est tabou ?

- On ne parle pas d'argent au Canard.

- Vous voulez dire des salaires ?

⁷ L'interviewé compte probablement en anciens francs.

- Dans aucun journal, on ne parle de sa fiche de paye... Il y a une différence de statut, d'ancienneté, de salaires divers. [...]. Les journalistes du *Canard* sont réputés pour être les mieux payés. On me dit : « Veinard t'es au *Canard* », tu es là jusqu'à la retraite. Il y a un côté fonctionnaire, rond de cuir. [...]. La gestion du *Canard* est une gestion d'épicier. [...]. Il y a un côté puritain par rapport au fric. Certains journalistes disent : « on est assis sur un magot et on n'en profite pas », pour pérenniser l'institution. [...].

Ce manque de transparence, le caractère arbitraire de la rétribution sont justifiés par un concept très relatif et fluctuant : « la fidélité ». Le *Canard*, résume superbement un interviewé, « est un produit comme un autre qu'il faut vendre. Les salaires sont distribués en fonction non de l'ancienneté mais de la fidélité et du mérite de chacun ». Fidélité et mérite. Ces deux qualités doivent être soulignées.

5- La désignation de l'ennemi

Nous avons évoqué brièvement dans l'introduction les traits paranoïaques décelés dans certains comportements et qui se traduisent par des attitudes de méfiance à l'égard des collaborateurs extérieurs du *Canard* mais aussi à l'égard de leurs propres collaborateurs. Le soupçon, comme l'a évoqué un interviewé, est généralisé. Par ailleurs, les articles parus dans le *Canard* et qui concernent la paranoïa, toujours liés aux services secrets, sont très significatifs. Les journalistes qui en sont les auteurs ont bien saisi les enjeux et les fondements d'un tel comportement, les mécanismes psychiques et les logiques qui le sous-tendent. Mais ils ne semblent pas avoir pris conscience du mimétisme qui en a résulté. D'autant plus qu'il existe de bonnes raisons, des faits établis qui justifient, jusqu'à un certain point, il est vrai, cette méfiance excessive. Les rapports de police établis successivement, l'affaire des micros dont l'issue juridique a sans doute contribué à accroître cette méfiance, et puis la diffusion d'un rapport de police établi par les R.G et publié avec l'aide d'un journaliste qui a collaboré au *Canard Enchaîné* ont certainement accéléré le phénomène. Que ces périodes puissent faire naître à l'égard d'autrui un sentiment de méfiance est donc parfaitement compréhensible. C'est l'identification au modèle rejeté et dénoncé qui pose question. Le processus mimétique est troublant. La ressemblance constatée entre leur comportement et celui qu'ils dénoncent saisissante. La paranoïa qui en découle est remarquable et relève, tout simplement, au degré où elle est parvenue, de la pathologie.

L'extrait d'entretien qui suit évoque un de ces épisodes cités plus haut, qui a dû accentuer la paranoïa collective. Seules certaines réactions révélatrices ont été rapportées.

Cet entretien a été réalisé à la suite du visionnage du film de Bernard Baissat *Aux quatre coins du Canard*, auquel ont accepté de participer tous les collaborateurs du *Canard*. Ce long documentaire (2 heures 52 minutes) qui retrace l'histoire du journal est plutôt complaisant. Les interviewés ne sont ennuyés par aucune question embarrassante. L'unique fausse note du film est l'intervention, du reste très brève, de Jean Picollec qui a publié un rapport des RG sur le *Canard Enchaîné* ainsi qu'une analyse de ce rapport. Intervention apparemment censurée alors même qu'elle a été sollicitée par le réalisateur du documentaire. Ce passage attire donc l'attention par son absence de cohérence. Aucun lien de causalité n'est établi avec la séquence précédente, volontairement sans doute. Ce personnage apparaît donc à l'image, on voit la couverture du livre dont il est l'éditeur, on aperçoit les noms des auteurs de la présentation de ce rapport. L'éditeur prononce une phrase dont le sens peut paraître énigmatique. Cet interviewé, Jean Picollec, affirme en substance que le *Canard* lui reproche d'avoir utilisé dans

l'édition, les mêmes méthodes qu'ils utilisent dans le journalisme. Cet extrait d'entretien était précédé dans le film d'une séquence qui renseignait le spectateur sur l'existence dans les années 30 d'un rapport de police sur le *Canard*. On passe sans transition ni explication de cette information à la présentation visuelle d'un autre rapport dont la date n'est pas clairement précisée. Cette intervention était maladroitement introduite dans le documentaire. Elle posait apparemment problème. Comme si le réalisateur ne voulait pas contrarier le *Canard* mais qu'il ne voulait pas non plus s'autocensurer complètement. C'est donc pour tenter de comprendre cette séquence que cet éditeur a été rencontré et interviewé. Ce qui nous a intéressée, ce sont les réactions suscitées par la décision de cet éditeur de publier ce rapport de police et de constater les procédés utilisés par le *Canard* dans ce type de situation, à savoir la méthode des procès indirects – par des informateurs du *Canard* non connus par le public -, jamais de front pour ne pas ternir l'image du journal, parce qu'il n'y a jamais d'adversaire à sa hauteur qui mérite de s'y confronter. Ce qui frappe également, c'est la violence de la réaction.

- Pouvez-vous me raconter toute l'histoire ?

- Christian Plume et Xavier Pasquini⁸, les auteurs, avaient le dossier de police établi contre les journalistes du *Canard* et les collaborateurs extérieurs. C'est-à-dire les informateurs. [...]. Les informateurs sont le sel du *Canard*, sa richesse, les informateurs sont nombreux, divers, clandestins pour les confidences importantes et donc plus efficaces. [...]. Celui qui est au départ de l'affaire s'est toujours bien conduit... Le rapport a été fait pour affaiblir le *Canard*. Si les informateurs sont découverts, les sources de l'information sont taries.

Tout a commencé avec l'affaire des plombiers découverts par Escaro. La police pour se venger a fait ce rapport. Les deux gars avaient ce rapport. On avait confondu un informateur avec son frère, la police s'est trompée entre lui et son frère. Il y a quatre originaux du rapport. Les deux auteurs font la présentation du document. En le lisant, je décide de l'éditer. A. l'apprend et demande à me voir, c'était en mai 1980. L'affaire se passe en avril et mai 1980. J'ai fondé ma maison d'édition en 1979. Toute l'affaire se déroule entre le 15 avril et le 15 août 1980, entre la lecture du manuscrit et son édition, et la fin des procès. Je vois A. à sa demande au « Normandy » avec G.A. Il me dit tu ne te rends pas compte, tu vas t'aliéner tout le monde. Le *Canard* pourrait soutenir une jeune maison d'édition. Il essaie de faire pression. Je lui dis que je vais réfléchir et décide de faire le livre. J'appelle l'imprimeur pour éditer cinq à six mille exemplaires et j'appelle A. pour lui dire que j'ai décidé de sortir le livre. A. était persuadé que j'allais m'écraser et devient furieux. Il me fait des menaces physiques par téléphone, qu'il allait me fracasser le crâne. La conversation dure dix minutes. Je lui redis ce que je lui avais dit au « Normandy », que j'ai en charge l'intérêt de ma maison, pas du *Canard*. Je lui ai dit : tu ne peux pas nier que c'est un bon coup éditorial, vous, c'est ce que vous faites toutes les semaines dans le journalisme. Je ne veux pas le mal du *Canard* mais je défends mes intérêts. A. devient moins virulent qu'au départ. Au début, il était sûr que je ne sortirais pas le livre ; son amour propre en a pris un coup. J'appelle F. que je ne connaissais pas pour lui en faire part. Il était stupéfait que A. se laisse aller. Il s'étonne que A. ait proféré des menaces physiques contre un éditeur. F. était ennuyé mais il n'a pas contesté ce que je disais. J'ai été surpris que A. ait perdu son sang-froid. F. me dit que je pouvais m'attendre à ce que le *Canard* réagisse. Ce que je conçois.

⁸ Christian Plume, Xavier Pasquini, Une enquête de police sur le *Canard Enchaîné*, Editions Picollec, Paris, 1980.

J'ai eu une cascade de procès, dix-huit en diffamation, à partir du 5 ou 6 juin 1980 jusqu'au 15 août. J'avais des référés d'heure à heure. J'étais bloqué à mon bureau. A. a envoyé des télégrammes à ses informateurs pour prendre contact avec lui. Certains n'étaient plus informateurs, pour leur dire qu'il y a un bouquin où on parle d'eux et qu'il faut empêcher ça et mettre l'éditeur à genoux. Certains de ces informateurs (sept à dix personnes) que je connaissais sont venus me voir pour m'informer. Aucun journaliste du *Canard* ne m'a poursuivi, ce ne sont que des informateurs du *Canard*. Indirectement, le *Canard* m'a fait une cascade de procès. Ils ont demandé à R.C, rédacteur en chef du *Matin*, à l'époque, de centraliser et de pousser les gens à me faire des procès. Au sein du *Matin*, il y avait une tension. Un éditorialiste du *Matin*, J.B, du comité éditorial du *Figaro*, a fait un article favorable au livre contre l'avis de R.C. On avait dit à ce journaliste que le livre révèle les partouzes de B. Ce n'est pas mon genre de préoccupations. On avait menti à ce journaliste. Il a donc écrit ce papier. D.P, proche collaborateur de R.C lui a demandé : pourquoi fais-tu cela ? R.C lui a répondu : je vais lui rendre gorge... Les informateurs du *Canard* trouvaient que c'était diffamant de dire qu'ils étaient les informateurs du *Canard*.

Le droit en France de porter plainte pour diffamation est possible pendant trois mois après la publication du livre si la personne habite en France. Pendant trois mois, je suis poursuivi mais avant le délai de trois mois, le tribunal se fâche. Le Président du tribunal se fâche. La loi prévoit trois mois que les gens soient prévenus du préjudice. Soit, dit-il, tous les informateurs du *Canard* viennent pour nous demander des dommages et intérêts, soit le Président n'accepte plus les plaintes et les référés. Le procédé est tellement gros que le Président en a marre. Un seul des informateurs me poursuit au fond. La cascade des procès s'est arrêtée en août. On a essayé de dire que j'ai monté ma maison d'édition avec l'affaire Giscard, avec l'argent de Giscard. Or, l'affaire des diamants est postérieure. On a essayé de faire croire que Giscard m'a donné de l'argent. Or, c'est un non-sens. L'affaire de Broglie, de J. Bachelon, a été publiée aux éditions Picollec. J'ai écrit à C.R. Etudiants, nous étions ensemble à Antony, il s'occupe de l'économie au *Canard*, pour lui faire une proposition. Je lui laisse consulter tous mes comptes personnels jusqu'à cinq ans en arrière. C.R n'a pas donné suite. Je ne pouvais pas faire plus. des bruits ont couru que j'étais un vendu de Giscard. Depuis, pas une seule fois on a mis une ligne dans le *Canard* d'un de mes livres depuis quinze ans. A.R et D.D vous confirmeront qu'au *Canard* on ne parle pas de mes livres, même si eux personnellement le déplorent.

Une personne m'a fait un procès qu'elle a gagné. Je n'ai pas été attentif. J'ai reproduits les fiches de police telles quelles. Celui qui m'a poursuivi a commencé sa carrière à *France Soir*. Il était l'amant de la nièce de L. Je n'aurai pas dû laisser passer ça. J'ai été choqué d'avoir été poursuivi car c'est lui qui porte plainte et non la nièce de L., une liaison continue, longue, notoire et patente. J'ai eu des réflexions de la nièce qui a dit : merde, on dirait qu'il a honte que j'ai été sa maîtresse. J'aurais pensé que c'est elle qui aurait réagi. N.P a fait le procès. Il a demandé un million de francs de dommages et intérêts. J'ai vu son avocat qui m'a fait signer un papier comme quoi c'était moi qui était venu pour un accord. Je voulais concentrer mes efforts sur la survie de ma maison. Ils m'ont demandé 200 000 francs. J'ai dit non. On a été au tribunal, l'avocat Charles L. a été mauvais. On se croyait en train de sauver la République. Il disait : « ce monsieur qui se prétend éditeur... ». J'ai payé 12 000 francs. C'est le seul procès qui ait été au fond. Les autres référés, c'était pour faire saisir le livre.

A. s'est dit que si la Police fait des dossiers, ses informateurs vont avoir peur et ne vont plus lui donner d'informations. Il était agacé que j'essaie de faire dans l'édition ce qu'il fait dans la presse. Personne ne l'a relevé. Dans ce dossier de Police, on apprend que Clémentin est

parti travailler volontairement en Allemagne pendant la guerre, les gens qui veulent cacher leur passé pendant la guerre... Tous n'ont pas la franchise de Mitterrand. Aucun journal ne le relève. Clémentin s'est engagé dans l'armée française qui allait combattre le communisme. Ce dossier faisait peur à leurs informateurs. On a relevé le passé de l'un de leurs collaborateurs. Le *Canard* a toujours ménagé Georges Marchais qui s'est engagé en novembre 1942 avant que le STO n'existe. [...]. P.T a été condamné pour une affaire de chèque sans provision. Il aurait fallu gouacher des passages mais des tas de gens ne m'auraient pas cru car ils auraient pensé que j'avais orienté mes censures. L'avocat, celui du *Matin*, choisi par R.C, était au cabinet du bâtonnier : Maître Thévenard.

En novembre 1980, quatre mois après la cascade de procès, je reçois un coup de fil vers 18 heures de Maître Thévenard. Je pensais qu'il me prévenait par élégance d'un nouveau procès. J'ai senti que même lui après nos affrontements ne m'aurait plus fait de coup bas. Il parlait des dossiers et non de m'insulter... Chaque audience me coûtait 4 000 francs, j'ai perdu au moins 60 000 francs. L'avocat me demande si je connais Jacques Bacelon qui était dans son cabinet et qui travaille au *Matin de Paris*. Il a fait un livre pour lequel il a touché un valoir mais son éditeur a peur des conséquences. Le livre est désagréable à Giscard, et il refuse de l'éditer. Il y a rupture de contrat. J.B veut que son livre sorte et pas un procès. Il négocie avec son éditeur et veut trouver un autre. Maître Thévenard qui avait apprécié ma pugnacité m'appelle. Le livre en question, c'est l'affaire De Broglie. Le 5 janvier 1981, le livre sort alors que tout le monde jusqu'en février 1981, donne Giscard gagnant. C'est un ouvrage très désagréable pour Giscard. Ça prouve que ce n'est pas Giscard qui m'a donné de l'argent. Même pour ce livre, le *Canard* n'en a pas parlé, alors que c'est un ouvrage important. Le premier livre sorti dans cet esprit est de Jean Montaldo en janvier 1973, le Dossier S comme Sanguinetti, ancien ministre gaulliste, secrétaire général de l'U.D.R, personnalité importante dans l'Etat. L'affaire de Broglie est sortie chez moi à cause de leur avocat.

Cette affaire des Dossiers des RG débute avant le début des vacances. Il y a une couardise des journalistes devant le *Canard*. Ce qui n'est pas sain. Or, le *Canard* est un journal comme un autre, ce n'est pas la Bible. Les journalistes du *Canard* peuvent faire autant d'erreurs, ils n'ont pas la science infuse. Je n'avais aucune hostilité contre le *Canard*.

Dans tous les procès, personne ne pose la question de savoir si le rapport de police reproduit est un faux ou un vrai. Personne n'a soulevé le problème. Aucun avocat n'a dit que j'étais un faussaire. Pour tout le monde, il était acquis que j'avais reproduit un vrai. L'information n'est pas contrôlée... Le Dossier est arrivé par deux journalistes, Plume et Pasquini. D'après ce que je crois savoir, deux policiers de haut niveau, francs-maçons, étaient en conflit et, pour se venger, un des deux avait sorti le Dossier – ce n'est pas une photocopie – et l'a remis à Plume.

- Pourquoi on vous l'a donné à vous ?

- Marcel Leclerc, qui soutenait l'OM et possédait un groupe de presse, après avoir hésité, décide de ne pas l'éditer... c'est surprenant qu'il soit mort, a eu le rapport. Les auteurs sont venus le voir en premier. Un de mes copains journalistes engagé à gauche a amené les deux auteurs chez moi. Il s'est toujours bien conduit et il était prêt à dire que c'était lui qui les avait amenés. Christian Plume a travaillé au *Canard*. Il était pigiste. Il a quitté le *Canard* un an et demi avant la sortie du dossier [...].

J'ai rencontré Raymond Marcellin, alors Président du Conseil général de Bretagne, trois ou quatre ans avant l'affaire du *Canard*. J'étais secrétaire de l'Association des éditeurs bretons et je voulais des subventions pour être présent au Salon du livre de Paris. [...].

Christian Plume croyait qu'il allait vendre plus. A propos du livre, *Minute* a dit « on préfère le *Canard* à un corbeau ». *Minute* a soutenu le *Canard*. *Le Monde* a parlé du livre. [...]. Un journaliste de *l'Humanité* m'a alerté sur le livre de Jacques Lamalle sur l'agroalimentaire où lui aussi utilise des fiches de police [...]. Des gens de *l'Humanité* m'avaient prévenu mais je ne m'en suis pas servi. [...].

Allez voir C.A, M.G, R.F. On a interdit à A.R et D.D de parler de mes bouquins... Ils ont honte de leur attitude. B.T vous dira beaucoup de mal de moi, il est très agressif... Je ne comprends pas car je ne l'ai jamais rencontré. Je n'ai pas à protéger le *Canard*. Mon livre est un document exceptionnel à sortir.

- Et les informateurs ?

- Un dixième des personnes a protesté, les autres ont trouvé que c'est la règle du jeu. Certains ont préféré ne pas être cités. Certains craignent pour leur carrière... Peu d'informateurs vont au *Canard* pour de l'argent. C.A a mis beaucoup de son ego. Au fond d'eux, ils ont honte de leur comportement vis-à-vis de moi. Ils ont cru que le Dossier était plus percutant. C'est une blessure d'amour propre pour C.A. La réaction a été tellement violente. [...]. J'en veux à C.A qui a grossi une affaire démesurément et a fait une fixation sur moi. Il y a peu de journalistes courageux. Peu acceptent d'être fidèles à leurs idées. Ils sont tous dans un bain... Avant, au *Canard*, il y avait un rôle satirique, plus maintenant. Les journalistes n'acceptent pas de contre-pouvoir. Au *Canard*, ils ont une certaine suffisance. Ils estiment qu'on n'a pas à les critiquer. [...].

Ce témoignage est intéressant à double titre. D'une part, il révèle les réactions que les journalistes du *Canard Enchaîné* ont eues dans une circonstance donnée. D'autre part, il donne des indications précises sur les réactions que les résultats de cette enquête vont susciter.

Conclusion

L'avenir d'une illusion

Essayons de mesurer les dogmes religieux à la même aune. Si nous soulevons la question de savoir sur quoi se fonde leur revendication à être objets de croyance, nous obtenons trois réponses qui s'accordent remarquablement mal. Premièrement ils méritent croyance parce que déjà nos pères originaires y ont cru, deuxièmement nous possédons les preuves qui nous sont transmises depuis ces premiers âges précisément, et troisièmement il est absolument interdit de soulever la question de cette accréditation. Cet acte téméraire était autrefois assorti des punitions les plus dures, et aujourd'hui encore la société voit d'un mauvais œil que quelqu'un le réitère.

Freud, *L'Avenir d'une illusion*,
Quadrige/PUF, 1995, p. 26-27.

Tout travail de recherche est, par définition, un travail de démythification. Mais ce n'est pas un travail de sappe. C'est une entreprise d'élucidation des mécanismes à l'œuvre dans une structure donnée. Cette enquête de psychologie sociale sur le *Canard Enchaîné*, au travers de la technique d'entretien, nous présente le *Canard Enchaîné* raconté par ses propres collaborateurs. « La mise en perspective de tout discours étonne souvent, même son propre locuteur, et le lecteur s'aperçoit que le responsable de l'entretien n'a rien à ajouter. Tout est dit par le discours.

Les réactions suscitées par ce travail sont révélatrices de plusieurs points. Tout d'abord, elles montrent l'ambiguïté inhérente à tout travail de recherche de ce type. L'ambiguïté du chercheur, de la recherche, de sa destination, des motivations du chercheur, de la façon dont il est perçu. Elles sont révélatrices de la fragilité des journalistes qui peuvent être « préoccupés » par un travail universitaire et par son éventuelle publication. (Est-il nécessaire de rappeler que la publication des résultats d'une enquête est une phase logique de toute recherche). Ce texte nous permet surtout de nous interroger sur la liberté du chercheur et de la recherche de manière générale et sur les pressions et diverses tentatives d'intimidation dont la subtilité est variable et qui paraissent incontournables. La distance nécessaire avec l'objet de la recherche est

constamment remise en question. Ce travail nous renseigne également sur les interactions existant entre le champ juridique et celui de la presse⁹.

Les interrogations que pose cette recherche dépassent largement le simple cadre de l'enquête et demandent à elles seules un autre travail théorique beaucoup plus approfondi.

⁹ L'avocat en arrive tout simplement à écrire une lettre d'intimidation, de « prévention » sur une « affaire » dont il n'a pas la moindre information exacte. Lettre dont l'effet est juridiquement nul, mais qui donne au chercheur, au-delà de la particularité du cas, de nouveaux éléments, de nouveaux paramètres à prendre en considération. Ce courrier sous-entend que la qualité d'universitaire est usurpée, que c'est une « qualité affichée », un « objectif prétendu ». Son auteur se fonde sur un « projet » et s'exprime au conditionnel : « pour le cas où vous décideriez de rendre publics ces écrits ». Il me met en garde, m'informe que « j'engage seule ma responsabilité », il ne « met en demeure de renoncer... ». A défaut, il a les instructions « d'user de toutes les voies de droit ». Il est tout de même rassurant de savoir que seules « les voies du droit » seront sollicitées. Rassurant et même confortant. Et puis on apprend dans cette lettre que des propos anonymes attribués à des tiers engagent ma seule responsabilité, que la parution d'une thèse universitaire vaut publication au sens de la loi du 29 juillet 1881 et qu'elle engage la responsabilité « y compris pénale » de son auteur. Le travail soumis, poursuit-il, relève « dans sa forme et son fond », « plus du manuscrit d'un livre que d'une thèse universitaire de sociologie politique », « vous comprendrez certainement » conclut-il, « que toutes conséquences de droit seront tirées s'il devait apparaître que toute la vérité n'a pas été dite, dès l'origine, sur la destination de votre travail ».

Matériel bibliographique¹⁰

Méthodologie :

- E.N.D.R (Cette enquête repose essentiellement sur des entretiens non directifs de recherche réalisés entre le 1^{er} décembre 1994 et le 26 juin 1995 au Canard Enchaîné¹¹)
- Etudes quantitatives (Dessins – Signatures)
- Observation

Matériel de recherche :

- La collection du *Canard Enchaîné* (la période consultée s'étend de 1916 à 1996, en particulier les numéros de décembre 1994 à novembre 1995).
- Les Dossiers du Canard (trimestriel depuis 1981).
- Documentation de Roger Fresso : « La place du *Canard Enchaîné* dans la presse aujourd'hui » (fournie par le Canard Enchaîné sur simple demande).
- « Plume de Canard » (ouvrages récents publiés par les journalistes du *Canard Enchaîné*).
- Le film de Bernard Baissat : *Aux quatre coin-coins du Canard Enchaîné* (1987). 2 heures 52 minutes. Film auquel ont accepté de participer les collaborateurs du *Canard Enchaîné* en 1985 et 1986, et qui est sorti au cinéma *Utopia* le 27 janvier 1988. (Consultation à la Bibliothèque du Centre Georges Pompidou).
- Le film *La Mare au Canard* mis en scène par Alain Dhénaut à l'occasion des quatre-vingt ans du *Canard Enchaîné* (diffusé le 22 janvier 1995 sur France 2).

¹⁰ Une bibliographie complémentaire est proposée dans le Tome II : Annexes

¹¹ Des entretiens ont également été réalisés à *Charlie Hebdo* et avec des personnes qui ont eu des liens avec le *Canard Enchaîné*.